De la Bibliothèque
de JUSTIN GODART,
LYONNAIS.

Fürstlich-Starhemberg'sche
Familien Bibliothek
Schloss Eferding.

Ce Fonds
Edit spé

JACQUET — (l'Abbé)

ex. de Prémy
de Starhemberg

PARALLELE
DES
TRAGIQUES
GRECS
ET
FRANÇOIS.

A LILLE, & se vend,
A LYON,
chez les FRERES DUPLAIN,
Libraires, rue Merciére.

M. DCC. LX.

PQ
526
.J2
1760

Coll. spec.

AVERTISSEMENT.

ON jugera peut-être au premier coup-d'œil que ce discours n'est qu'une répétition ou une critique du Parallele des Théâtres. L'une & l'autre seroit également contraire à l'estime que nous avons pour l'ouvrage immortel du P. Brumoy. Il ne doit être permis de répéter que pour mieux dire, & de critiquer qu'afin que la vérité paroisse. Nous sentons trop combien nous sommes éloignés d'atteindre le goût & la délicatesse de ce docte & élegant Auteur, pour vouloir courir la même carriere; nous avons tâché de profiter de ses connoissances, & nous voudrions faire passer dans ce discours une partie de ces graces naïves qui caractérisent le sien.

Il avoit entrepris de faire connoître le Théâtre des Grecs & de le rétablir dans le dégré d'eſtime qu'il mérite : on ne peut déterrer avec plus de ſuccès toutes ſes richeſſes, ni les expoſer avec plus d'art. Mais il s'en faut bien qu'il ait eu autant de zéle à expoſer les nôtres. Ne pourroit-on pas auſſi lui faire le reproche peu mérité par le commun des Commentateurs & des Traducteurs, d'avoir embelli ſes originaux ? L'or très-abondant, mais encore brute & mélangé qu'il a tire des mines qu'il creuſoit, s'eſt purifié entre ſes mains. Sophocle & Euripide lus dans leur langue originale, ne ſoutiennent pas tout-à-fait l'idée trop avantageuſe qu'il en avoit donné. Ce n'eſt pas connoître le Théâtre Grec que de ne le voir que par le côté favorable. Pourquoi nous cacher ſes défauts,

tandis que nous ne pouvons pas ignorer les nôtres? Peut-on sur une connoissance si imparfaite décider lequel mérite la préférence?

Il est vrai que ce n'étoit pas là l'objet de cet habile critique; il se proposoit de faire estimer les Grecs & non de les préférer à nos François; & malgré le penchant qui l'entraînoit à favoriser les Anciens, on sent qu'il n'ose donner en leur faveur une décision que son goût auroit désavouée; il n'a pu s'empêcher de laisser paroître de temps en temps l'estime de préférence qu'il avoit pour nos Modernes. On ne pouvoit pas en attendre davantage de lui dans un ouvrage, où il se proposoit de rétablir, de rebâtir pour ainsi dire le Théâtre d'Athènes. S'il eût fait plus, c'eût été renverser d'une main, ce qu'il élevoit de l'autre. S'il eût censuré tous les de-

fauts qu'il voyoit mieux que perſonne dans Sophocle & dans Euripide, il n'auroit guères piqué la curioſité de ſes Lecteurs pour des hommes qui ont ſu réunir dans leurs ouvrages les beautés les plus ſublimes, avec les défauts les plus révoltans. Il a porté le flambeau de la critique au milieu des débris d'un Théâtre preſque ignoré. Mais content de diſſiper les ténébres qui enveloppoient des traits éclatans de lumière, il n'a pas cru devoir pouſſer l'attention, ou ſi l'on veut, le ſcrupule, juſqu'à nous dévoiler les irrégularités qu'il y apperçevoit. En parcourant ces ruines reſpectables, il a dû ſans doute remarquer des morceaux défectueux & de mauvais goût. Mais bien différent de ces Admirateurs ignorans, qui s'extaſient ſur tout, il a ſu faire un juſte diſ-

cernement, il n'a copié que ce qui lui a paru propre à donner une idée avantageuse du Théâtre des Grecs. On peut regarder son ouvrage, comme le journal d'un voyageur éclairé qui ne présente à son Lecteur que des objets capables de l'intéresser, & lui dérobe adroitement ceux qui pourroient paroître ou minucieux ou rebutans. On doit lui savoir gré encore de ne nous avoir pas donné du clinquant pour de l'or, & de n'avoir pas sollicité notre admiration, pour des défauts qui ne méritoient que la critique ou l'oubli.

Aujourd'hui que le Théâtre des Grecs jouit pas ses soins de l'estime qui lui est due, nous pouvons ouvrir les yeux sur nos avantages; nous pouvons admirer les Grecs & leur préférer Corneille & Racine &c. Tel est l'objet

que je me propoſe dans ce diſcours. Je ne ſaurois trop le répéter. Bien loin de vouloir me faire un nom en attaquant un Auteur célébre, je puis proteſter que lors même que je parois le plus oppoſé à ſes jugemens, une ſeule choſe me raſſûre : c'eſt que j'eſpére ne rien avancer que ce qu'il penſoit lui-même, & ce qu'il a laiſſé entrevoir quelquefois.

Quoique ce diſcours ne ſoit point une critique du Parallele des Théâtres, il pourra peut-être intéreſſer ceux qui connoiſſent l'excellent ouvrage du P. Brumoy. On pourroit le regarder comme une pièce néceſſaire au procès que cet habile critique a plaidé avec tant de force. Il a rendu aux Lettres un ſervice eſſentiel en faiſant connoître des richeſſes trop négligées: Mais il n'eſt pas moins néceſſaire de dé-

mêler l'alliage qui en altére le prix. Ce diſcernement eſt indiſpenſable, lorſqu'il s'agit d'un Parallele exact. On ne nous a préſenté Sophocle & Euripide que par le côté favorable ; c'en eſt aſſez pour les faire eſtimer ; mais pour les comparer à nos Tragiques, il faut encore connoître leurs défauts. L'eclat dont ils brillent, n'eſt pas ſans quelques taches, & l'on peut les dévoiler, ſans nuire à leur gloire ; elles ſont comme celles du ſoleil. Celles-ci n'affoibliſſent point l'éclat de cet aſtre, mais il eſt à propos de les connoître.

Si les Libraires qui donnent une nouvelle édition du Théâtre des Grecs, avoient voulu profiter des lumières qu'un Journaliſte célébre leur offroit depuis dix ans, ils auroient pu préſenter au public un Théâtre plus complet. Les

changemens & les additions que ce ſavant confrere du P. Brumoy auroit pu leur fournir, n'auroient rien laiſſé à deſirer ſur une matiére auſſi intéreſſante. Puiſqu'ils ont négligé ce ſoin, nous croyons devoir préſenter aux Amateurs du Théâtre ancien quelques refléxions qui avoient échappé au P. Brumoy, ou qu'il avoit intérêt de ſupprimer.

Je me propoſois de joindre à ce diſcours une analyſe des Tragédies Gréques qui nous reſtent. Quoique le P. Brumoy en ait tracé la marche avec beaucoup de juſteſſe & de goût, cependant on ne peut ſe diſſimuler qu'il n'ait voilé leurs défauts avec beaucoup d'adreſſe. J'aurois tâché au contraire de les découvrir, perſuadé que les faux pas & les chutes des Grands Hommes, ſont des leçons que doivent mettre à profit tous

ceux qui marchent ſur leurs traces. Mais il me fallott pour cela former un nouveau Théâtre preſqu'auſſi étendu que le premier : entrepriſe que je n'ai pas voulu riſquer, ſans avoir ſondé le jugement du public. S'il goûte mon travail, je pourrai dans peu lui donner toute l'étendue dont il eſt ſuſceptible.

On ſera ſurpris peut-être que je n'aie emprunté que de Racine toutes les pièces de comparaiſon que j'ai employées. Pluſieurs autres Poëtes illuſtres auroient pu m'en fournir de triomphantes. Mais pour les mettre en œuvre avec ſuccès, il auroit fallu un aſſez long ouvrage ; & ceci encore une fois n'eſt qu'un eſſai.

Quelqu'un a prétendu montrer que les plus beaux traits qu'on admire dans Racine, & dans nos Poëtes les plus célébres étoient

renouvellés des Grecs, & copiés sur ces grands modéles. Je ne crois pas qu'on eût réussi à dépouiller totalement notre Théâtre du mérite de l'invention. On y trouve des traits neufs dont les Grecs ne nous offrent pas seulement l'idée. D'ailleurs nos Tragiques surpris de se voir dépouillés par de prétendus modéles qu'ils n'ont jamais connus, n'auroient-ils pas droit de dire: si nous avions vécu avant eux, ils nous auroient copiés de même? Sans doute l'homme de lettres, dont je parle, connoissant parfaitement les deux Théâtres, avoit cru apperçevoir dans celui des Grecs, si non le modéle, du moins le germe des beautés que nous avons vu éclorre sur le nôtre: quoiqu'il en soit, sans vouloir exécuter le plan qu'il s'étoit formé, on pourroit profiter de ses vues, rapprocher

les traits qui paroiſſent reſſemblans, les comparer, & prenant pour régle la maxime de Lacédémone, qui toleroit les larcins adroits, les adjuger à ceux qui les auroient maniés plus finement, & qui auroient ſu ſe les approprier. Les Poëtes Grecs en ſeroient mieux connus; les nôtres gagneroient beaucoup; on mettroit à part les beautés qui leur ſont propres, & dont ils ont enrichi la Scène: enfin l'on pourroit juger des progrès qu'a fait le Théâtre. Un pareil ouvrage ſeroit l'hiſtoire complette des progrès de l'eſprit humain dans cette partie intéreſſante; ſur tout ſi on admettoit dans la comparaiſon les nations de l'Europe qui ont des prétentions à faire valoir. Mais pour achever une tâche ſi pénible il faut des connoiſſances difficiles à réunir, des talens que

je n'ai pas, & des encouragemens que je n'ose me promettre.

Non omnia apud Majores meliora: sed nostra quoque ætas multa laudis & artium imitanda Posteris tulit. (*Tacit.*)

PARALLELE
DES
TRAGIQUES
GRECS
ET FRANÇOIS.

DISCOURS.

UN François qui se donne pour arbitre entre les Grecs & ses compatriotes, doit éviter deux excès également dangereux & communs: L'esprit de patriotisme qui en

aveugle plusieurs sur tout mérite étranger, & l'admiration servile de quelques érudits pour tout ce qui est ancien. Les premiers naturellement paresseux ressemblent assez à ces peuples indolens qui ne sont jamais sortis du sein de leur patrie; tout le reste du monde leur paroît barbare, parce qu'il leur est inconnu. Les seconds dépaysés de bonne heure & comme naturalisés dans le beau pays de l'antiquité, prennent bientôt les mœurs & les goûts de leurs hôtes. Ils se dédommagent des peines qu'il leur en a coûté pour se transporter à Athènes & à Rome, en faisant trop valoir les beautés qu'ils y ont trouvées. Ils ont le foible

des voyageurs, qui veulent toujours avoir vu du merveilleux.

Nous avons tâché d'éviter ces deux écueils: mais tant d'autres y ont échoué; & le milieu eſt ſi difficile à bien prendre, que nous n'oſons nous flatter d'avoir réuſſi, malgré toutes les précautions que nous avons priſes, avant que d'entrer dans une carriere ſi difficile.

En effet nous n'entreprenons rien moins que d'élever nos Tragiques au-deſſus des Grecs; au-deſſus d'Eſchyle, de Sophocle & d'Euripide: Mais, pleins de reſpect pour des noms que tant de ſiécles ont révérés, nous n'affecterons point de déprimer ces grands Hommes. Aurions-nous beſoin

de ces ombres malignes pour relever l'éclat de nos Drammatiques ? En rendant juſtice aux Anciens, nous n'en travaillerons que plus efficacement à la gloire des Modernes.

Je ſens toute la difficulté d'un parallele bien juſte entre les Tragiques Grecs & les nôtres. Il n'eſt pas aiſé de rapprocher des hommes que tant de climats & de ſiécles ont ſéparés. Il eſt vrai que les uns & les autres ont dû ſe propoſer le même objet; remuer les paſſions. Mais pour arriver à ce but, tous n'ont pas pu prendre la même route. Un Poëte qui veut toucher & plaire, doit ſe plier au caractere de ſes ſpectateurs, reſpecter leurs

préjugés, étudier & mettre à profit leurs défauts. Ce ſont là, pour ainſi dire les avenues du cœur, dont il doit ſe rendre habilement le maître. Le caractere Grec ſe prête bien mieux aux efforts du Tragique que le caractere françois. Nos Poëtes ont bien plus d'obſtacles à ſurmonter pour produire l'effet théâtral, que n'en avoient Sophocle & Euripide : Et c'eſt peut-être à quoi l'on n'a jamais fait aſſez d'attention juſqu'ici.

Quand on compare notre théâtre à celui des Grecs, on commence par mettre à part les mœurs du parterre de Paris & d'Athènes, pour n'examiner que les beautés univerſelles, ces

beautés de ſentiment que les ſiécles ne ſauroient affoiblir, que la différence des climats ne peut altérer. Il y a de l'injuſtice dans ce procédé. Si nos mœurs, nos préjugés, nos caprices oppoſent aux ſuccès de nos Drammatiques des difficultés que les Grecs n'éprouverent pas de la part du ſpectateur Athénien, eſt-il juſte de ne leur tenir aucun compte du travail que cette différence leur coûte & des talens particuliers qu'elle ſuppoſe ? Prenons donc les Spectateurs Athéniens & François avec les mœurs que nous leur connoiſſons, & tâchons de prouver en premier lieu, qu'il eſt bien plus difficile au Tragique François qu'au Grec de produire l'effet théâtral.

C'eſt déjà avoir fait beaucoup en faveur de nos Drammatiques. Quand ils ne ſeroient pas ſupérieurs aux Grecs pour le ſuccès ; cette ſeule différence appréciée avec équité ſuffiroit peut-être pour faire pancher la balance de leur côté. Je ne m'en tiendrai pas là cependant, & j'eſpere de montrer qu'avec plus de difficultés à ſurmonter, ils ont encore mieux réuſſi. Nouvel avantage qui mettra le comble à leur gloire.

PREMIERE PARTIE.

SUivons la marche du Poëte Tragique dans la compoſition de ſon Poëme ; & chemin faiſant, obſervons d'une part les priviléges des anciens qui n'ont pas paſſé juſqu'à nous, de l'autre les difficultés qui nous ſont propres. Tel eſt l'ordre naturel & ſimple que nous nous propoſons de ſuivre dans cette premiere Partie.

Chap. Choix du ſujet.

Le premier ſoin d'un Auteur doit être de choiſir un ſujet qui prête aux grands mouvemens, & aux paſſions de la Tragédie. L'hiſtoire, la Fable, l'imagination même, ſont des ſources com-

Sujets tirés de l'hiſtoire.

munes & inépuiſables, où les Poëtes de tous les ſiécles ont trouvé & trouveront toujours des traits dignes de la Majeſté du Cothurne. C'eſt enſuite l'ouvrage du génie d'y répandre cet intérêt qui en fait l'ame, la chaleur & la vie. S'il y a quelque avantage de part ou d'autre, il ſemble d'abord être tout entier du côté des François. Le champ de l'hiſtoire aggrandi ſemble offrir à nos Tragiques une moiſſon plus abondante. Cependant un examen plus réfléchi ſuffira pour montrer l'injuſtice de cette prévention.

En effet, tant de ſiécles ténébreux & Barbares qui rempliſſent l'eſpace immenſe qui nous ſépare

des Grecs, rendent ce champ ſi vaſte bien inculte & bien ſtérile; Ce n'eſt qu'une affreuſe ſolitude, un cahos impénétrable. D'ailleurs la chaîne des événemens n'eſt pas infinie; les ſiécles ne ſont pour ainſi dire, que ſe répéter. Les mêmes faits reparoiſſent, & ſouvent il n'y a que les noms qui changent. Le cercle des révolutions humaines n'eſt pas plus grand que la roue de la fortune; c'eſt une ſphere étroite qu'un mouvement circulaire & rapide raméne ſouvent ſous les mêmes aſpects. Ainſi la multitude des ſiécles ne met pas dans les faits cette variété qui fait la richeſſe du théâtre; elle y introduit tout au plus une abondante uniformi-

té qui reſſemble beaucoup à la diſette.

Ces raiſons cependant pourroient paroître plus ſpécieuſes que ſolides. Voici donc quelque choſe de plus convaincant. Le champ que les Grecs ont cultivé n'étoit pas immenſe, il eſt vrai; mais il étoit du moins aſſez étendu, pour qu'Eſchyle, Sophocle, Euripide n'euſſent pas le temps de l'épuiſer.

Je puis le comparer à ces provinces fertiles, qui ſeules nourriſſent de vaſtes empires, & où la nature ſemble étaler toute ſa fécondité. Telle eſt en effet l'hiſtoire fabuleuſe & héroïque de la Gréce. On diroit que les Poëtes, les premiers & les ſeuls Hiſtoriens

des temps les plus reculés, aient pris plaisir à profiter de la barbarie & de l'ignorance où tous les autres peuples étoient plongés, pour leur dérober tous leurs grands Hommes, pour transplanter dans leur patrie tous les grands événemens que l'univers entier avoit produits. En conséquence du mépris qu'ils avoient pour tout ce qui n'étoit pas Grec, le reste du monde ne méritoit pas d'avoir des Héros, ni d'avoir servi de théâtre à quelque chose de merveilleux. Tout ce qu'il y avoit de frappant, d'admirable, devenoit Grec & se naturalisoit sous leur plume enchantereſſe.

Et quand ils n'auroient rien emprunté de leurs voisins, la Grece

Gréce ſeule, quoique reſſerrée dans des bornes étroites, devoit leur fournir autant que l'Univers entier. Eſt-il ſurprenant qu'un pays où chaque ville étoit un Empire, où chaque Empire avoit ſes révolutions, ſes héros, enfantât beaucoup d'événemens intéreſſans, & aſſez nobles pour la ſcène? le reſte du monde ſouvent abſorbé dans de vaſtes Monarchies, ne forma pendant pluſieurs ſiecles qu'un Etat, & n'offrit qu'un théâtre où les grandes paſſions puſſent jouer. Ninive Babylone, Rome, Conſtantinople furent long-temps des centres uniques autour deſquels tout le reſte du monde ſe laiſſoit entraîner. La Gréce étoit compoſée

d'une foule de petits tourbillons, dans chacun deſquels les grandes paſſions que la liberté nourrit, pouvoient agir avec force, renverſer des Tyrans, bouleverſer des Empires.

Outre cela quelque riche que fût leur hiſtoire, les Poëtes ne ſe faiſoient pas un ſcrupule d'en défigurer les principaux traits, quand ils crurent pouvoir en tirer quelque avantage. Helène dont les criminelles amours avoient embraſé Troye, & fait couler le plus beau ſang de la Gréce, reparoît dans la Tragédie qui porte ſon nom, comme une épouſe chaſte & fidele qui n'a jamais vu les murs d'Ilion. Troye & la Gréce ont combattu pour une

ombre. Jocaſte qui ſe tue, lorſqu'elle ſait qu'elle eſt devenue l'Epouſe de ſon Fils (1), renaît en quelque maniere dans les Phœniciennes, pour prendre part aux diviſions cruelles d'Etéocle & de Polynice. Hamon & Antigone dont la fin tragique (2) avoit fourni un ſi beau ſujet à Sophocle uniſſent leurs deſtinées dans l'Euripide par un heureux hymen (3). Voilà des contradictions, dont ſans doute le Spectateur ne demandoit pas compte aux Poëtes, & qui devoient mettre ceux-ci fort à leur aiſe. Paſſerions-nous aux nôtres de pareilles

(1) Dans l'Œdipe de Sophocle.

(2) L'Antigone de Sophocle.

(3) C'eſt une Tragédie que nous n'avons plus.

libertés, nous qui par un reſpect, peut-être ſcrupuleux, pour les monumens de l'hiſtoire, ne leur permettons pas d'altérer les vérités connues?

La Fable eſt la ſeconde ſource, d'où l'on peut tirer des ſujets propres au théâtre, & cette ſource, qui ſemble rentrer dans la premiere & ſe confondre avec elle, du moins par rapport aux Grecs; cette ſource, dis-je, ſi abondante pour eux, nous eſt en quelque façon interdite. Nous ne pouvons gueres y puiſer aujourd'hui, à cauſe du merveilleux outré qui la corrompt.

En effet leur hiſtoire chargée de tout ce que les traditions d'un peuple ſuperſtitieux & crédule pu-

rent ajouter de monſtrueux, embellie de tout ce que l'imagination des Poëtes avoit pu inventer de merveilles, défigurée par tout ce qu'une religion ridicule enfante de prodiges, leur fourniſſoit des ſujets admirables, que nous ſerions fort en peine de traiter. Ils ne doutoient pas de l'enlevement d'Iphigenie; & c'eſt ſur ce fondement que portent deux de leurs plus belles Tragédies. La reproduction miraculeuſe d'Helène, le combat d'Hercule avec la mort pour lui arracher Alceſte; le rajeuniſſement d'Iolas; l'enlevement de Médée dans un char que le Soleil ſon Pere lui a prêté: tous ces prodiges fourniſſoient aux Poëtes des

ſujets merveilleux & vraiſemblables ſelon leurs mœurs.

Où prendrons-nous ce merveilleux qui fait l'ame du théâtre ? Les Grecs le trouvoient dans leur propre Hiſtoire. Tout exceſſif qu'il étoit il ne les revoltoit point ; répandu ſur des Héros de leur nation & preſque de leur ſang, il flattoit leur vanité, & ne trouvoit pas un incrédule. Les Athéniens aimoient à voir leurs Dieux agir de concert avec eux, entrer dans leurs démêlés, prendre part aux intérêts qui les diviſoient. Quels avantages les tragiques n'ont-ils pas dû tirer de cette diſpoſition de leurs Spectateurs ! Les nôtres plus judicieux & plus critiques, ſont naturelle-

ment en garde contre ces miracles, qu'ils renvoient au théâtre lyrique. Une religion raiſonnable & ennemie du faux reſſerre nos Poëtes dans des bornes étroites. Nous leur demandons du merveilleux, mais nous voulons qu'il ſoit vraiſemblable; c'eſt-à-dire qu'il ſoutienne l'examen de la raiſon.

Nous pouſſons plus loin encore la délicateſſe. Tandis que chez les Grecs mille abſurdités, mille chimeres prennent la place du vrai, chez nous le vrai même n'eſt pas toujours vraiſemblable. Les Anciens admettoient ſur la ſcène des événements qui n'avoient pu être; nous en rejettons pluſieurs qui ſont arrivés en effet;

pour eux la vraiſemblance dramatique alloit juſqu'à l'impoſſibilité, & pour nous elle eſt plus reſſerrée que la vérité de l'Hiſtoire (4).

Chap. 2. Sujets d'imagination.

L'imagination eſt une troiſieme ſource également ouverte aux anciens & aux modernes; mais preſqu'également négligée des uns & des autres. Remarquons cependant qu'il ne tint qu'aux Grecs d'y puiſer. L'exem-

(4) Les Anciens ne ſe gênoient pas tant. Ariſtote établit un principe de vraiſemblance qui ne paſſeroit pas au ourd'hui. Tout ce qui eſt poſſible, dit-il, eſt croyable.... Nous ne ſaurions douter que ce qui a déjà été fait, ne ſoit poſſible. ch. 9. Il cite dans le 19 ces paroles d'Agathon : il eſt dans la vraiſemblance qu'il arrive pluſieurs choſes contre la vraiſemblance. Ce principe étoit bien commode & n'a pas paſſé juſqu'à nos Drammatiques.

ple d'Agathon (5) contemporain d'Euripide, & peut-être celui d'Euripide lui-même (6) dut la leur faire connoître. Elle s'eſt en quelque maniere perdue pour nous : l'ignorance de nos premiers Tragiques, le peu de connoiſſance qu'ils avoient des Anciens, ne leur permirent pas de le découvrir. Le préjugé contraire aux ſujets d'imagination a régné juſqu'à nos jours. Envain Ariſtote dans ſon excellente poétique avoit critiqué les Poëtes de ſon temps de ce qu'ils empruntoient leurs ſujets plutôt de la Chap. XV.

(5) Ariſtote chap. 9. parle d'une Tragédie de cet Auteur, intitulée *La Fleur* dont les noms ſont feints, comme les choſes.

[6] Iphigenie en Tauride & Helène ont paru à quelques-uns des ſujets d'imagination.

fortune que de leur imagination : il avoit beau dire que les ſujets connus étoient pour le grand nombre des Spectateurs, comme s'ils ne l'avoient jamais été ; (7) Ariſtote, avant M. Dacier, n'étoit gueres lu, encore moins compris ; & depuis il eſt encore, j'oſe le dire, trop peu médité. Il a fallu qu'un célébre moderne nous redît la même choſe & la prouvât par ſes ſuccès. Juſques-là nous étions domptés par le préjugé, entraînés par le torrent de la coutume.

[7] Il n'eſt pas néceſſaire de s'attacher ſcrupuleuſement à ſuivre les Fables reçues, d'où l'on tire ordinairement les ſujets des Tragédies. Cela ſeroit ridicule, car ce qui eſt connu, l'eſt ordinairement de peu de perſonnes, & cependant il divertit tout le monde également. Ariſtote, ch. IX.

Voilà à quoi ſe réduit cette abondance de ſujets drammatiques dont on nous fait honneur un peu trop légérement. Examinée de près elle devient une véritable indigence & tout l'avantage reſte du côté des Anciens. Encore du moins, ſi nous avions autant de liberté qu'ils en avoient, il ſeroit plus facile d'ajuſter au théâtre une foule de ſujets qui pourroient l'enrichir. Je ne répéterai point ici, ce que j'ai indiqué plus haut des altérations qu'ils faiſoient ſouvent dans les traits d'Hiſtoire les plus connus ; je n'inſiſterai point ſur l'avantage que le caractere naturellement raiſonneur des Grecs, donnoit aux Poëtes de prendre des ſujets

ſimples ſans reconnoiſſance ni péripétie. Cette obſervation pourra être plus approfondie dans un autre endroit de ce diſcours. Il ſuffira encore de remarquer en paſſant que les Athéniens plus curieux de ſpectacles, que délicats ſur le choix de ceux qu'on lui préſentoit, étoient bien plus faciles à contenter que nos François. Leurs Poëtes profiterent de cette heureuſe diſpoſition, & traiterent avec ſuccès les ſujets les plus bizarres (8). Ils creuſerent même juſqu'aux enfers (9) & en tirerent ſouvent de quoi amuſer un peuple ſuperſtitieux & avide. De là le Promethée, les Eu-

[8] Chapitre 13 de la Poétique d'Ariſtote.

[9] Les Phorcydes, le Promethée dont Ariſtote parle au ch. 19.

ménides,

ménides, les Bacchantes, le Rhésus & tant d'autres sujets singuliers, que la régularité de notre théâtre & le goût de nos Spectateurs rendroient insupportables aujourd'hui.

Chap. 3. Sujets dont la catastrophe est funeste à la vertu.

Mais l'avantage que nous devrions le plus envier aux anciens, ce seroit de pouvoir prendre des sujets dont la Catastrophe est funeste à la vertu. Parmi les célébres infortunés il en est beaucoup, (& je ne crains pas de dire que ce sont les plus intéressans & les plus tragiques) qui n'ont pas mérité leurs malheurs. Cependant les sujets admirables, auxquels Aristote donne le premier rang (10), nous sont en

[10] La Fable doit finir par le malheur plu-

quelque maniere interdits. Nous voulons toujours voir le vice puni, la vertu triomphante ; nous renonçons aux traits les plus touchans pour n'en traiter que de foibles ; & qui au jugement du Legiſlateur des Poëtes ont un effet bien moins propre de la Tragédie que de la Comédie(11).

tôt que par le bonheur des principaux perſonnages. ... ce malheur doit être celui d'un homme qui ne ſoit ni méchant ni bon. Et ſi on n'en trouve pas un qui ſoit préciſément tel, il faut choiſir celui qui eſt plutôt bon que méchant. Ariſt. ch. 13.

[11] La Fable à laquelle je donne le ſecond rang, quoique d'autres lui aient donné le premier, c'eſt celle qui a une double conſtitution, qui finit par une double cataſtrophe ; c'eſt-à-dire par une cataſtrophe qui eſt heureuſe pour les bons & funeſte pour les méchans. Ceux qui l'ont préférée à la premiere l'ont fait apparamment à cauſe de la foibleſſe des Spectateurs, au goût & aux ſouhaits deſquels les Poëtes ſe conforment d'ordinaire. Mais le plai-

Quelle préſomption, dira-t-on ! Peut on appeller peu Tragiques des ſujets que nos illuſtres modernes ont traités avec tant de ſuccès ! Je ne ſuis point aſſez téméraire pour entreprendre de flétrir la gloire qu'ils ont ſi juſtement acquiſe : loin d'oſer les condamner, je les plains de la ſervitude où nos préjugés & nos caprices les ont réduits. Puiſſe ma foible voix faire entendre à tous combien elle eſt dure & injuſte ! Qu'on me permette ici une réflexion dont on avoit déjà jetté le germe dans le commencement de cette premiere partie, & qui ſe développera encore plus dans

ſir que donne cette Fable, n'eſt pas à beaucoup près, ſi propre à la Tragédie qu'à la Comédie. Ariſt. ch. 13.

la ſuite : Il n'eſt peut-être point de genre de Poéſie dont les difficultés exigent davantage qu'on accorde aux Poëtes tous les adouciſſemens, toutes les licences que la vraiſemblance peut tolérer, parce qu'il n'en eſt point où ces licences fuſſent mieux voilées par les charmes, & l'illuſion du théâtre; & cependant il n'en eſt point où les préjugés & les caprices donnent la loi avec plus d'empire. Nous avons déjà vu & nous verrons encore bien des preuves de la tyrannie qu'ils exercent.

C'eſt ſans doute pour ſe conformer au goût des Spectateurs, que nos Tragiques n'ont pas oſé montrer ſur la ſcène l'innocence

confondue, ſemblables en cela à ces Succeſſeurs de Sophocle & d'Euripide dont parle Ariſtote, qui pour s'accommoder aux ſouhaits & à la foibleſſe des Spectateurs devenus plus délicats, préféroient les ſujets qui finiſſent par une double cataſtrophe, heureuſe pour les bons & funeſte pour les méchans. Au lieu donc de condamner nos modernes, j'admire l'art prodigieux qu'il leur a fallu employer pour rendre tragiques des ſujets qui l'étoient ſi peu.

En effet la tragédie n'eſt pas ſeulement l'imitation d'une action, mais d'une action qui produit la pitié & la terreur. La peinture d'un héros dont la vertu

éprouvée triomphe à la fin du vice confondu, excitera-t-elle au moins une de ces deux paſſions? Réveillera-t-elle la pitié? Nos Héros ne ſont pas malheureux. Ils ſont, il eſt vrai, en danger de l'être; mais on leur laiſſe toujours quelque reſſource, & nous avons aſſez accoutumé nos Spectateurs à voir ces ſortes de péripéties. D'ailleurs qu'on y faſſe bien attention, le danger ne produit que de l'inquiétude: on s'intéreſſe, on tremble même pour un Héros aimable & vertueux, dont les jours ou la fortune ſont menacés; mais pourquoi pleureroit-on? L'eſpérance reſte toujours, & l'eſpérance arrête les larmes, ſuſpend la pitié. Voilà ſans doute pour-

quoi la plûpart de nos pieces ne font preſque qu'effleurer ce ſentiment ſi précieux à l'humanité; ou du moins ne le pouſſent jamais à ſon comble. On y trouve beaucoup d'intérêt, on y répand peu de larmes.

Inſpirerons-nous au moins la terreur? Elle naît du malheur de nos ſemblables. Les coups funeſtes dont nous voyons un Héros accablé, ne nous effrayent, qu'autant que nous pouvons les craindre pour nous-mêmes. Or quel Spectateur voyant un tyran cruel, un Héros vicieux puni de ſes crimes, s'aviſera de craindre des malheurs qu'il ne croit pas mériter?

Mais ſi je vois un illuſtre perſé-

cuté, que l'innocence n'a pu garantir des revers les plus accablans, c'eſt alors que les coups ſous leſquels il ſuccombe, ſemblent me menacer moi-même; je découvre dans la peinture de ſes malheurs, l'image de ceux qui pourroient fondre bientôt ſur moi. Si l'innocence & la vertu ne ſervent pas de rempart contre les attaques de la fortune, qui pourra ne pas trembler? Qu'on me préſente un héros vertueux, qu'un beau défaut, ou une faute involontaire entraîne dans le plus profond abyme de l'adverſité; un pere tendre dont les bienfaits & les ſages leçons ne ſervent qu'à armer contre lui des fils ingrats & dénaturés; un Roi

chéri, que ſon affabilité expoſe aux embuches, aux attentats de l'ambition la plus criminelle; c'eſt alors que je reſſens cette pitié charmante, que je verſe ces larmes pleines de douceur, qui font les délices du Spectateur & la gloire du Poëte. Loin de noircir le portrait de celui dont on veut que je pleure les malheurs, un peintre habile doit au contraire le flatter & l'embellir. Ses crimes juſtifieroient ſes malheurs, il ſeroit moins à plaindre s'il étoit plus coupable, c'eſt ſon innocence qui le rend plus digne de compaſſion. (*) Pourquoi Au-

[*] Miſericordia eſt ægritudo ex miſeriâ alterius *injuriâ laborantis*: nemo enim parricidæ aut proditoris ſupplicio miſericordiâ commovetur. *Cic. Tuſcul.* 4.

guſte comblant de careſſes le traître Cinna, arrache-t-il des larmes? C'eſt qu'il ſe fait aimer? Le danger qui menace ſes jours me frappe d'autant plus, qu'il me paroît plus digne de vivre. C'eſt alors que je m'intéreſſe plus vivement à ſa conſervation, c'eſt alors que je tremble, que je friſſonne de le voir en danger.

Chap. IV. Réponſe aux objections que on a coutume de faire contre ces ſujets.

Mais quelle impreſſion peut produire la peinture d'un Héros innocent & malheureux? n'excitera-t-elle pas l'indignation du Spectateur? C'eſt bien peu connoître ce Spectateur qu'on veut ſatisfaire, qu'on craint de rebuter. Penſe-t-on qu'il vienne au Théâtre, comme il iroit au Palais pour admirer l'équité qui y

regne ? Il ne vient que pour s'attendrir (12). Le dénouëment doit-il être un Arrêt ? S'il étoit tel, qu'auroit-il de ſurprenant & de tragique ? Ce ſcrupule qu'on veut donner à nos Poëtes, me paroît bien contraire au caractere de la Poéſie drammatique. La Tragédie repréſente une action telle qu'elle s'eſt paſſée, ou telle qu'elle a pu ou dû ſe paſſer. Ne voit-on pas tous les jours le Sage malheureux, le vice triomphant ! Pourquoi la ſcène tragique ne pourra-t-elle pas nous préſenter ce que le theâtre du mon-

[12] La Tragédie n'eſt pas faite pour nous donner indifféremment toute ſorte de plaiſir ; mais ſeulement celui qui lui eſt propre. Le plaiſir, c'eſt celui qui par l'imitation naît de la compaſſion & de la terreur. Ariſt. ch. 14.

de nous offre ſi ſouvent, ce qui nous frappe le plus, ce que nous appellons événements tragiques? Pourquoi des malheurs injuſtes nous révolteroient-ils plus dans l'imitation, que dans la réalité? exiger d'un Poëte qu'il puniſſe toujours le vice & qu'il faſſe triompher la vertu, c'eſt, j'oſe le dire, renverſer l'ordre de la Providence qui permet tous les jours le contraire.

Pour juſtifier aux yeux du parterre d'Athènes les malheurs d'un Héros vertueux, il ſuffiroit de s'appuyer ſur quelque Arrêt d'un aveugle deſtin, de prétexter la haine implacable, quoiqu'injuſte de quelque divinité, de s'autoriſer de quelque oracle;

& avec ces foibles reſſources, les Grecs ne craignoient pas d'expoſer les malheurs du vertueux Hippolyte, du déplorable Œdipe : ils ne craignoient pas d'exciter plus d'indignation que de terreur. Et nous qui avons à faire à des hommes que la lumiere de la foi éclaire, & qui ſavent que ſi Dieu permet que la vertu ſoit perſécutée ſur la terre, il lui réſerve des triomphes plus durables ; nous craindrons d'exciter des murmures contre la providence !

Je veux pour un inſtant que de pareils ſujets ſoient capables de renvoyer le Spectateur indigné de l'injuſtice dont il vient d'être témoin, eſt-ce une raiſon ſuffiſante pour les rejetter ? Il

s'en retournera mécontent & affligé ; preuve de l'impreſſion profonde que vous aurez faite ſur ſon cœur, & du vif intérêt que vous aurez ranimé dans lui. Qu'eſt-il beſoin que vous arrachiez le trait que vous avez à peine planté dans ſon ame ? Renvoyez-le, s'il le faut, le cœur ulceré, vous n'en ſerez que plus Tragique. Vous devez bien plus penſer à l'impreſſion que vous ferez ſur le Spectateur pendant le courant de la piéce, qu'à celle qu'il remporte quand la toile eſt baiſſée. Qu'importe que le Spectateur s'en aille bien content du ſuccès de la cataſtrophe ! C'eſt vouloir lui plaire au moment qu'il vous échappe. Il vaudroit

bien mieux travailler à lui déchirer pour ainſi dire les entrailles par la peinture des plus grands malheurs. Poëtes Tragiques, vous êtes Peintres. Il s'agit de remuer fortement le Spectateur : vous ne l'occuperez que quelques inſtans ; profitez-en pour bouleverſer ſon ame ; employez les couleurs les plus fortes, les coups de pinceau les plus hardis ; il n'aura pas le temps de vous chicaner ſur l'étroite juſtice que vous croyez devoir rendre à vos perſonnages ; mais il ſe ſouviendra toujours des ſentimens de pitié & de terreur que vous aurez excités dans ſon cœur. Ne craignez pas qu'indigné contre vous, il ne vous abandonne ; la bleſſure que

vous lui avez faite, ne peut que lui plaire. Dans le temps que rendu à lui-même, il pourroit ſe livrer à ſon indignation & ſe répandre en murmures contre l'injuſtice apparente de la Providence, il reconnoît l'illuſion : l'imitation qui l'a ſéduit n'ira pas juſqu'à l'attriſter beaucoup. Puiſqu'il court avec une ſorte de plaiſir voir d'innocentes victimes englouties par les flots, ou entraînées par quelqu'autre accident funeſte, doutez-vous qu'il ne revienne avec empreſſement voir la peinture des malheurs qui n'ont de réalité, que celle que les charmes d'une illuſion paſſagere leur prêtent? Vous ne le verrez point ſortir l'indignation

dans le cœur, le murmure sur les lèvres; mais tel qu'un homme qui long-temps fatigué par un songe affreux, se sauve & se délasse dans les bras du réveil.

Demandera-t-on encore quelle impression peut produire un pareil spectacle? Celle qu'il produisoit chez les Grecs. Agamemnon & Prométhée dans Eschyle, Ajax & Antigone dans Sophocle; les Troyennes, Hécube, Andromaque méritoient-elles ce torrent de maux, qui vint fondre sur elles? Quel crime avoit commis l'infortuné Hippolyte? Œdipe même étoit-il coupable? Il est tout à la fois & sans le savoir le meurtrier de son pere & l'époux de sa mere; mais son crime est

celui des Dieux. L'inévitable deſtin l'a plongé dans l'abyme, ſans qu'il s'en apperçût. Il eſt tout au moins, dira-t-on, coupable d'emportement & de curioſité : Quoi ! un jeune Prince eſt inſulté ; il eſt attaqué par des ennemis ſupérieurs par le nombre, il les défait, il les tue. Ce trait de bravoure le rend-il criminel ? (13) Peut-on lui faire un crime de ſa curioſité ? Elle eſt naturelle, néceſſaire même. Les plus foibles lueurs qui peuvent lui faire entrevoir l'horreur du précipice où ſon affreux deſtin l'a entraîné, peuvent-elles être négligées ? Peut-il

[13] Le Grand Corneille le trouvoit parfaitement innocent.

fermer les yeux à la lumiere importune qui l'éclaire malgré lui ? Le salut de Thèbes exige la punition du meurtrier de Laïus ; Œdipe qui voit ses fideles sujets victimes de la vengeance des Dieux, pouvoit-il faire moins pour la détourner sur le seul coupable ? Après la précaution qu'il avoit prise de s'exiler d'une terre qu'il croyoit sa patrie, pouvoit-il seulement former le moindre soupçon d'avoir accompli sa malheureuse-destinée ? N'importe, on veut qu'il soit coupable. Mais est-ce le Spectateur qui lui fait son procès avec tant de sévérité ? Tout occupé de ses malheurs, aveuglé par les larmes qu'ils lui arrachent, il ne voit point ces

prétendues taches. Cette découverte ne vient qu'après coup ; elle eſt l'ouvrage de la froide critique. Le ſentiment de compaſſion qu'Œdipe inſpire n'y a point de part. Quel eſt l'homme qui pour pleurer ſes malheurs, a beſoin de penſer, ou de ſe dire à lui-même, que l'infortuné Œdipe eſt un peu criminel? Sans cela, dira-t-on, la douleur ira bientôt juſqu'à l'indignation, elle éclatera en murmures contre la providence? Je veux pour un moment que ces fautes ſoient réelles & que le Spectateur les apperçoive, en murmurera-t-il moins? Y a-t-il quelque proportion entre des fautes ſi légères, & les coups dont elles ſont pu-

nies ? Œdipe curieux mérite-t-il ſes malheurs ?

Il eſt vrai qu'un Héros un peu coupable eſt plus propre au Théâtre, que s'il eſt tout-à-fait innocent. Mais qu'on y faſſe attention, les fautes qu'on lui ſuppoſe ne contribuent point à augmenter la pitié. Elles ſont trop légères pour juſtifier la rigueur des Dieux (14). Tout l'avantage que j'y trouve, c'eſt de rendre la cataſtrophe plus inſtructive & d'exciter plus de terreur. Un Prince aimable qu'une foibleſſe pardonnable, un beau défaut, une faute involontaire, rendent

[14] Il ſeroit donc également à craindre dans ces ſortes de ſujets d'exciter les murmures du Parterre. Tout le monde ſent combien cette crainte eſt frivole.

malheureux (15), eſt un exemple qui nous effraye, qui nous fait craindre que des fautes auſſi légères dans nous, n'aient enfin des ſuites auſſi funeſtes. Si les malheurs d'un Héros innocent produiſent moins de terreur, ils inſpirent au moins de la pitié, en faiſant toujours triompher la vertu, nous renvoyons le Spectateur tranquille. Nous arrêtons, des larmes précieuſes qui commençoient à peine à couler. Aveugles que nous ſommes, ils ne venoient que pour en répan-

[15] Perſonne ne doute qu'un tel Héros ne fût extrêmement tragique. Cependant on peut dire qu'il ne mérite pas plus ſes malheurs, que s'il étoit innocent. C'eſt peut-être pour cette raiſon que nos Poëtes ont oſé rarement en préſenter de pareils ſur la Scène. Mais c'eſt pouſſer le ſcrupule trop loin.

dre ; & nous n'avons produit dans lui que des allarmes paſſagères, des craintes inſtantanées, que nous avons ſoin de calmer auſſitôt. Eſt-ce là l'objet de la Tragédie ?

Au lieu donc de ces perſonnages peu tragiques, mettons ſur la Scène des Héros peu coupables & trop punis. Ne craignons pas même de révolter le Spectateur par la peinture de la vertu toujours conſtante & cependant malheureuſe. C'eſt en travaillant ſur ce riche fonds que les Grecs ont fait couler les plus belles larmes que la Tragédie puiſſe faire répandre. C'eſt par là qu'Euripide a mérité d'être appellé le plus tragique des Poëtes. (16) C'eſt

[16] Ceux qui blâment Euripide, de ce que

à ces ſujets que le Parterre d'Athènes accordoit le plus ſouvent ſes ſuffrages & ſes larmes. C'eſt ainſi que nous pourrons encore attendrir un Spectateur ſi ſenſible aux malheurs de Polyeucte & d'Hippolyte (17).

ſes pieces ont pour la plûpart, une cataſtrophe funeſte ſe trompent infiniment. Au contraire elle eſt parfaitement bien, comme je l'ai déjà dit. En voici une preuve inconteſtable, c'eſt que dans les diſputes publiques & ſur les Théâtres, ces ſortes de Tragédies paroiſſent toujours les plus tragiques & les plus touchantes. Et le même Euripide quoique d'ailleurs peu exact dans la conduite & la diſpoſition de ſes ſujets, paroît pourtant le plus tragique de tous les Poëtes. Ariſt. ch. 13.

[17] On a dit que Racine avoit fait Hippolyte amoureux pour le rendre un peu coupable. Je doute fort que ce fût-là l'intention de ce grand homme, qui avoit ſous les yeux l'Hippolyte Grec parfaitement innocent, & cependant très-tragique. Il eſt vrai de dire au moins que le Spectateur François ne fait pas un crime à ce Prince de ſa paſſion pour Aricie. Le ſuccès de Polyeucte ſuffiroit pour

N'eſt-

N'eſt-il pas à craindre que de pareils exemples n'inſpirent du dégoût pour la vertu malheureuſe, & ne favoirſent le penchant au vice qui triomphe ? La Tragédie doit rendre les hommes meilleurs & purger leurs paſſions. Comment les purgera-t-elle dans des ſujets dont la cataſtrophe eſt favorable au crime & funeſte à la vertu ? Je pourrois répondre avec tant d'autres que j'ignore en quoi conſiſte cette purgation des paſſions. Je pourrois dire avec Ariſtote & M. Dacier (18) que par le moyen de la compaſſion & de la terreur, la Tragédie purge en nous ces ſortes de paſſions & plu-

(18) Voyez le chapitre 6 de la Poétique & & les notes de M. Dacier ſur ce chapitre.

ſieurs ſemblables ; qu'elle doit préparer les hommes à ſouffrir courageuſement les accidens les plus fâcheux, diſpoſer les plus miſérables à ſe trouver heureux en comparant leurs malheurs à ceux que la Tragédie préſente ; qu'en nous rendant familiers les revers de nos ſemblables, elle nous apprend à ne les pas trop craindre lorſqu'ils nous ménacent, à n'en pas être trop touchés lorſqu'ils arrivent. Je pourrois dire encore avec un ſage Empereur que les Tragédies ont été introduites pour faire ſouvenir les hommes des accidens qui arrivent dans la vie, pour leur apprendre que les mêmes choſes qui les divertiſſent ſur la ſcène,

ne doivent pas leur paroître insupportables sur le grand théâtre du monde. J'ajouterois que pour produire ces effets, il n'est pas nécessaire de punir le crime, ni de récompenser la vertu ; il suffit de peindre des malheurs.

Mais enfin ne laisserons-nous à la Tragédie d'autre gloire que celle de nous amuser en nous arrachant des pleurs ? Un spectacle aussi noble aura-t-il la même fin que les bouffonneries ridicules de nos Farceurs ? non sans doute : la Tragédie doit être une école de vertu. Mais pour la rendre aimable, elle n'a qu'à la peindre avec tous ses traits, patiente dans l'adversité, embrassant généreusement le bras injuste qui la frap-

pe, n'oppoſant que de nouveaux bienfaits à l'ingratitude qui l'opprime, inébranlable dans les revers, & trouvant dans elle-même ſa félicité. Chérie & honorée de tous ceux qui la connoiſſent, ſa récompenſe ſera dans leur admiration & ſes autels ſeront dans tous leurs cœurs. Faut-il inſpirer de l'horreur pour le vice ? que le Poëte le montre tremblant au faîte des grandeurs, inquiet dans le ſuccès, toujours obſédé de la crainte, déchiré de remords, accompagné de l'infamie. Mais on n'a pas droit d'exiger qu'il le puniſſe. On ne peut pas plus l'accuſer de l'autoriſer en ne le puniſſant pas, que condamner la providence qui le tolere, qui le

laisse triompher. Quoiqu'il en soit; si ces raisons paroissent peu solides, s'il est vrai que la Tragédie doit corriger le vice en le punissant; je puis dire au moins que cette loi si gênante fut inconnue aux anciens, & que s'ils y avoient été soumis comme on prétend que nous devons l'être, nous n'aurions point les plus beaux chef-d'œuvres du Théatre. Concluons donc qu'en ceci, comme en tout le reste, nous les voyons jouir d'une parfaite liberté. Tout les favorise, tout se plie à leursbesoins, à leurs idées; tandis que tout nous contrarie & qu'il nous faut sacrifier nos plus grandes richesses dramatiques à d'anciens préjugés; ou si l'on aime mieux à des

vérités nouvellement connues, qui ne les gênerent point.

Chap. 5 l'intérêt.

Il ne suffit pas d'avoir un sujet qui prête aux passions de la Tragédie, il faut encore y répandre de l'intérêt. Celui qui naît des situations, est à la vérité le plus essentiel ; mais il tire son origine & sa force d'un autre intérêt plus caché ; celui des personnages. Un des premiers soins du Poëte Tragique, & peut-être un des plus négligés, doit être de choisir des personnages intéressans par eux-mêmes, ou de les rendre tels, s'ils ne le sont pas. Le Spectateur voit avec une espece d'indifférence, ou du moins avec une sensibilité moins vive, les malheurs d'un homme pour lequel il

n'a aucune raiſon de s'intéreſſer beaucoup. La vue d'un pareil Héros ne produit qu'un intérêt général, une compaſſion vague. C'eſt le ſentiment de l'humanité qui nous attendrit ſur les malheurs de nos ſemblables. Mais ſi l'infortuné qu'on me préſente ſur la Scène me touche de près; ſi les liens du ſang, les nœuds de l'amitié, m'attachent à ſon ſort, l'intérêt augmente à proportion; l'ombre du danger qui le ménace m'effraie, ſes moindres diſgraces m'affligent, ſa perte me déſeſpére. Les ſituations les plus foibles m'attachent; la compaſſion que je lui donne eſt bien plus vive. Le grand art du tragique n'eſt donc pas ſeu-

lement de peindre de grands malheurs ; mais d'intéreſſer vivement pour ceux qui doivent exciter la pitié.

Rien n'étoit plus facile aux Grecs. Leurs perſonnages intéreſſoient par eux-mêmes. Sophocle & Euripide vouloient plaire à un peuple fier qui portoit le mépris pour tout ce qui n'étoit pas Grec, juſqu'à traiter de barbare le reſte du monde. Le moyen infaillible d'attacher des Spectateurs de ce caractere, étoit de leur préſenter l'hiſtoire de leur pays. L'eſprit de patriotiſme réuniſſant tous les Citoyens entr'eux comme les membres d'une ſeule famille, tous les Spectateurs s'imaginoient voir dans le Héros qu'on

mettoit sur la Scène, un ancêtre dont la gloire réjailliſſoit sur eux. La compaſſion qu'excite naturellement en nous le malheur de tout homme parce qu'il eſt homme, avoit bien plus de vivacité. C'étoit, pour ainſi dire, une tendreſſe filiale, & comme un intérêt de parenté bien piquant pour des Athéniens & dans le centre du patriotiſme.

Si quelquefois des perſonnages étrangers paroiſſoient sur la Scène, c'étoit toujours avec des couleurs ſi noires (19), qu'ils n'étoient que comme des ombres au ta-

(19) Tels ſont Xerxès dans les Perſes, Polymneſtor dans Hécube, Théoclymene dans les Hélènes, Thoas dans Iphigenie en Tauride, Coprée Ambaſſadeur d'Euriſthée dans les Héraclides. &c.

bleau, pour relever l'éclat des Grecs, & former un contraſte toujours avantageux, & par conſéquent toujours agréable à ces fiers Républicains. Furieux de liberté, les Athéniens déteſtoient le nom de Roi. Ce nouveau trait de leur caractère n'échapa pas à l'attention de leurs politiques Auteurs. Le malheur des Atrides & de l'infortunée famille de Labdacus leur fournirent pluſieurs ſujets intéreſſans (20) pour le Parterre Athénien. Jaloux de l'Empire de la Gréce, ils eurent de fréquens démêlés avec les Lacédémoniens: leurs Poëtes en profitérent en bon patriotes. Delà

(20) Agammenon, les deux Œdipes, Oreſte, Electre, les Phœniciennes.

tant de traits malins contre Lacédémone, contre ſes mœurs, contre ſes Rois (21), & quand Thèbes commença à leur donner quelqu'ombrage, ils s'appliquerent à l'humilier (22). La priſe de Troye avoit coûté bien du ſang à la Gréce. Le ſouvenir n'en étoit

[21] Dans Andromaque pièce toute allégorique ſelon M. Hardion T. 8. des mem. de l'Acad. des inſcrip. Andromaque reproche à Hermione la mauvaiſe éducation de Lacédémone. Pelée fait le même reproche à Ménélas. L'objet de cette Tragédie paroît être de flatter Athènes en déprimant ſa rivale. Le même Ménélas eſt peint des couleurs les plus odieuſes dans Oreſte.

[22] M. Sallier 6 vol. de l'Acad. des inſcrip. prouve qu'Œdipe à Colone n'eſt preſque qu'une allégorie compoſée au commencement de la guerre du Péloponneſe, dans laquelle les Thébains jouerent un ſi grand rôle, elle promet tout l'avantage aux Athéniens. Maîtres du tombeau d'Œdipe, ils ont entre les mains un gage certain de la victoire. Les Héraclides ſont un éloge continuel d'Athènes.

pas effacé & la plaie saignoit encore. Le succès de l'Iliade apprit aux tragiques l'avantage qu'ils pouvoient tirer de cette disposition des esprits, & ils ne le négligerent pas (23). Les malheurs des Troyennes, d'Hécube, d'Andromaque, l'une mere, l'autre l'épouse de cet Hector qui avoit moissonné la fleur des Princes Grecs, causoient aux Athéniens une joie maligne qui sembloit les consoler & les dédommager de leurs pertes. C'étoient là autant de moyens de plaire aussi sûrs que faciles: & pour peu qu'on connoisse les tragédies Gréques, on a dû remarquer, qu'il n'en

[23] Philoctete & Résus &c. n'ont pas d'autre fondement.

est

eſt peut-être aucune, où l'on ne trouve quelque trait flatteur pour Athènes, ou quelqu'intérêt politique toujours agréable, à un peuple que l'eſprit républicain rendoit attentif.

Juſqu'ici nos Poëtes ont trouvé peu de richeſſes dans notre Hiſtoire, & peu de reſſource dans le patriotiſme de leurs Spectateurs. La légéreté françoiſe ne s'accommoderoit guère d'intérêts politiques ſur le Théâtre. C'étoit cependant un aliment qui entretenoit la curioſité des Grecs, lorſque la diſette des ſituations auroit pu laiſſer refroidir l'intérêt.

Ce trait du caractére Athénien rendoit encore l'intérêt des ſituations plus facile à produire.

Ces reſſorts qu'il eſt ſi difficile & ſi dangereux de multiplier, ne coûtoient preſque rien aux Poëtes. Je ne dirai point que nos aînés ſur le Théâtre, ils ont uſé les plus naturels & les plus ſimples. Je n'expoſerai point l'embarras d'un tragique François qui ſe voit dérober les ſituations les plus heureuſes par des prédéceſſeurs qui n'ont ſouvent le mérite de l'invention que parce qu'ils ſont venus plutôt que lui. Combien de fois nos modernes ont-ils été contraints de ſacrifier les incidens les plus naturels, ſous peine de paſſer pour plagiaires, ou du moins de renoncer au mérite de l'invention, & de ne plus donner à une partie

des Spectateurs le plaisir si piquant de la nouveauté? Tout ceci parmi nous se compte pour rien; on ne plaint point la gêne qui en résulte pour nos tragiques. Ils doivent se jouer de pareilles difficultés, & les richesses de l'imagination sont inépuisables. Mais du moins on ne pourra disconvenir que les anciens, maîtres de cueillir dans un champ où personne n'avoit encore moissonné, & où nous ne pouvons que glaner après eux, ne pussent aisément contenter un peuple naturellement appliqué & attentif. Ils n'étoient point obligés comme nous à renoncer à cette aimable simplicité qui est la source de tant de beautés dramati-

ques, & qui eſt elle-même une perfection. Un objet ſimple mais conſidéré dans toutes ſes ſituations ſuffiſoit pour les réjouir ou pour les occuper. Quelques traits de politiques, quelques ſentences attachoient les eſprits amis de l'application, & naturellement raiſonneurs.

Le Spectateur François ne ſe manie pas ſi aiſément : il faut l'intéreſſer pour des perſonnes qu'il ne connoît preſque pas. Et pour cela quel reſſort faire agir ? Celui de la politique ne trouve point de priſe ſur nous ; les ſentences nous révoltent ; cette ſimplicité ſi chérie des Grecs nous affadit & nous endort. Incapables de nous occuper long-temps d'un

même objet, nous ſouhaitons avec impatience de paſſer à un autre; nous voltigeons ſans ceſſe, nous effleurons beaucoup, nous n'approfondiſſons rien; le beau même nous dégoûte, ſi la variété ne l'aſſaiſonne. Delà la néceſſité où ſe trouvent nos Poëtes, de faire entrer dans l'action, quantité d'épiſodes, qui y répandent un peu de variété. Nouveau travail pour leur imagination dont on ne leur ſait cependant aucun gré. On veut que ces épiſodes ſoient ſi naturels, qu'ils ſemblent ſortir comme d'eux-mêmes du fond du ſujet; qu'ils ſoient ſi habilement unis à l'action principale, qu'ils ne faſſent qu'un même tout avec elle. Il faudra

ſoutenir cette multiplicité d'actions ſans confuſion, entretenir des intérêts oppoſés ſans les détruire; que de ce conflit naiſſent les ſituations les plus intéreſſantes, les plus vifs ſentimens. Il faudra que tous ces épiſodes malgré leur oppoſition, & par cette oppoſition même concourent & aboutiſſent enſemble au même terme. Et toutes ces difficultés ſeront comptées pour rien, on n'en ſaura aucun gré au Poëte qui les aura dévorées pour nous plaire. Quelle injuſtice!

Cependant il n'a encore fait que les premiers pas. Avouons que voilà une entrée que le temps a rendu bien ſcabreuſe. Si le Poëte François eſt aſſez heu-

reux pour trouver un ſujet propre au Théâtre, il doit une hécatombe à la Fortune. Cependant il n'a encore fait que choiſir le terrein ſur lequel il veut bâtir.

La vraiſemblance doit être le fondement de tout l'édifice. Et cette vraiſemblance eſt devenue bien plus ſévère pour nous qu'elle ne l'étoit pour les Grecs. Car pour ne point répéter ici ce que j'ai dit des fables abſurdes ſur leſquelles portent pluſieurs Tragédies Gréques, j'examine ſeulement ce que la vraiſemblance a de pénible, non pour l'invention, mais pour la diſpoſition & l'œconomie du ſujet. Chap. 6 la vraiſemblance.

Les unités en ſont la baze, & il étoit bien plus facile aux Anciens

qu'à nous de les garder. Auroient-ils plus reſpecté l'unité du lieu, que nous maltraitons ſi fort, s'ils avoient été auſſi gênés que nous le ſommes? Mais rien ne leur étoit plus commode. Ils avoient ſoin de placer la Scène dans des endroits où il étoit bien facile de raſſembler tous les Acteurs. tantôt dans un Temple (24) ou dans un Camp (25): tantôt à la porte d'un Palais (26) quelquefois même dans une place publique, dans un grand chemin (27).

[24] Ion d'Euripide, les Suppliantes. &c.

[25] Ajax, Rhéſus, il faut bien remarquer que ce n'eſt pas dans une tente, ce qui n'auroit rien de fort ſurprenant; mais en plein air.

[26] Où eſt la Scène de l'Helène, de l'Œdipe Roi. Euripide n'a pas craint de mettre la Scène de ſon Electre dans une chaumiere.

(27) l'Œdipe à Colone.

C'eſt ainſi que ſans manquer aux bienſéances de ſon ſexe, (qu'on dit avoir été ſi ſévères chez les Grecs) Electre ſort du Palais d'Egypte & fait éclater publiquement la haine la plus emportée contre Clytemneſtre & ſon adultère époux. C'eſt là que ſe paſſe entre la mere & la fille, une conteſtation très-vive & très-indécente dans un lieu ſi peu ſecret. C'eſt là enfin que ſe trame tout le complot contre les oppreſſeurs du ſang d'Agammemnon. Avec de telles libertés, il eſt facile de garder l'unité; & ce qui la rend encore moins gênante, c'eſt que les Théâtres anciens plus vaſtes que les nôtres pouvoient repréſenter tout à la fois une Place, un Temple,

un Palais & ſes divers appartemens. Il étoit aiſé pour lors de ne pas faire ſuccéder dans le même endroit une troupe de conjurés à une aſſemblée de Sénateurs.

Si nous ne ſommes pas toujours aſſez ſcrupuleux ſur les unités d'action & de temps, nous ſommes encore bien plus excuſables que les Grecs. La ſimplicité qui regne dans leurs Tragédies, peut ſe reſſerrer ſans peine dans les bornes étroites que la vraiſemblance preſcrit. Mais nous, à qui il faut plus de variété, comment pourrons-nous renfermer tant d'actions ſubalternes, des incidens ſi multipliés, dans le même eſpace de temps & de lieu que devroit occuper la ſeule

action principale? Comment placer tant de machines dans le même terrein? Comment les y faire jouer avec autant de rapidité, que si l'on n'en avoit qu'une à faire mouvoir? N'eſt-il pas bien difficile d'empêcher que la multiplicité d'épiſodes ne détruiſe l'unité d'action? La vraiſemblance eſt donc pour nous un joug plus péſant que pour les Grecs?

D'autres chaînes le rendent encore plus inſupportable. Nous exigeons que le tragique rende raiſon de toutes les démarches qu'il fait faire à ſes perſonnages, de toutes celles qu'il ſuppoſe. Que de belles ſituations ne faut-il pas ſouvent ſacrifier, faute de pouvoir les faire naître à propos?

Le Grec avoit mille reſſources que nous n'avons pas. Lorſque la raiſon, l'arbitre & la régle de la vraiſemblance, ne ſe prêtoit pas à ſes vues, il avoit tout le Ciel à ſes ordres. La Religion, la Théologie même par un accord qui ne ſubſiſte plus, ſembloient lui tendre la main. La vérité des ſonges (28), l'autorité des Oracles, la force des ſermens. Les arrêts inévitables d'un deſtin

(28) Les Oracles ſont toute l'intrigue du fameux Œdipe, ils n'agiſſent guère moins dans Œdipe à Colone. Créon refuſe la ſépulture à Polinice, pour obéir à un Oracle; ce qui cauſe la mort d'Antigone & d'Hæmon. &c. &c. &c.

Les ſonges ſont fort utiles à Euripide dans les Iphigenies, Hécube &c. Nous n'oſons guère en donner à nos Acteurs. Il ſeroit puérile ſurtout de les y faire ajouter foi ou de ſuppoſer qu'ils agiſſent en conſéquence. Les Grecs cependant bâtiſſent ſur de tels fondemens.

aveugle,

aveugle, & tant d'autres puérilités que la raiſon déſavoue, prennoient la place de la raiſon, ſelon le beſoin du Poëte. Comment Phédre oſe-t-elle confier au chœur la paſſion dont elle brûle pour Hippolyte, & enſuite la noire trahiſon qu'elle médite contre lui? Et ce qui eſt encore plus étonnant; pourquoi le chœur convaincu de l'innocence du fils de Théſée, ne la dévoile-t-il pas à ce pere irrité, plutôt que de le laiſſer périr? Qui eſt-ce qui lui ferme la bouche? Phédre lui a fait faire un ſerment aveugle, & il ſe tait. Médée pour ſe venger de l'ingrat qui l'abandonne, ſe réſout à éteindre le feu qui la dévore, dans le ſang de ſes pro-

pres enfans, gages innocens d'un amour qu'elle ne peut plus rallumer : & elle fait part de ce barbare projet à une troupe de femmes Corinthiennes. Celles-ci laiſſent conſommer un crime qui devroit les faire frémir, & qu'un ſeul mot pourroit empêcher. Qu'eſt-ce qui les retient ? Enchaînées par un ſerment injuſte, elles n'oſent rompre un ſilence ſi funeſte. Comment Euripide juſtifie-t-il aux yeux du Spectateur la mort du chaſte Hippolyte ? Diane qu'il adoroit, & qui devoit s'intéreſſer pour lui, paroît lorſqu'il eſt ſur le point d'expirer, & au lieu de l'arracher à une mort injuſte, elle lui apprend qu'il périt victime de Vénus, ſans

qu'elle ait pu s'y oppoſer, (morale qui ne vaut guère mieux que celle qu'on nous reproche avec raiſon) & pour juſtifier cette cruelle impuiſſance, elle ajoute qu'il n'eſt pas permis à une divinité de s'oppoſer aux deſſeins d'une autre. Junon cependant dans une autre circonſtance n'a pas été ſi polie envers Vénus (29).

Si Apollon n'a pas ordonné le meurtre de Clytemneſtre, le parricide Oreſte qui reparoît ſi ſouvent ſur la Scène, n'eſt plus qu'un monſtre indigne de pitié

(29) C'eſt dans Hélène. Vénus avoit promis Hélène à Paris, en récompenſe de ce qu'il lui avoit donné gain de cauſe ſur ſes rivales. Junon s'y oppoſe comme de raiſon, & le Juge dupé n'a qu'une ombre pour ſes honoraires.

(30). Mais l'Oracle a parlé; Oreſte entraîné par un deſtin inévitable, & criminel malgré lui, trouve encore des cœurs ſenſibles. Les Anciens ſe payoient ſans doute de ces raiſons qui ne nous ſatisferoient pas aujourd'hui; & l'on juge aiſément combien il étoit facile au Poëte de s'en ſervir. En un mot des ſonges, des ſermens, des preſtiges, des Oracles, une invincible fatalité(31), des Dieux

(30) Avec cela encore il n'en mériteroit point parmi nous. Mais tel étoit le reſpect aveugle des Grecs pour leurs Oracles. Avec de pareilles machines il n'eſt rien qu'on ne puiſſe employer.

[31] Le P. Brumoi juſtifie l'uſage que les Grecs faiſoient du deſtin, par l'uſage que nous en faiſons nous-mêmes. Nos perſonnages rejettent ſouvent leurs paſſions & leurs crimes ſur un penchant tyrannique auquel il eſt impoſſible de réſiſter. Chacun s'en prend à ſa deſtinée. Il y a, ce me ſemble, cette diffé-

méchans qui ordonnoient le crime, des Dieux trompeurs, & si je puis m'exprimer ainsi des Dieux sorciers (32) étoient pour le Poëte des ressources toujours sûres, des machines toujours prêtes, à l'aide desquelles l'imagination pouvoit prendre un libre essort, sans se mettre en peine d'être appuyée sur des fondemens bien

rence ; que ce prétexte étoit très-plausible chez les Anciens, & qu'il est très-frivole parmi nous. L'exemple de Phédre ne prouve rien. Elle a beau rejetter son criminel amour sur la haine d'une Déesse acharnée contre son sang, sur le destin inévitable. Le Spectateur François ne prend pas le change. Il voit bien que cette force du destin n'est autre chose que le poids d'un penchant naturel & volontaire auquel elle céde.

[32] Junon dans Hercule furieux envoie une Furie qui s'empare de ce Héros. La sage Minerve en use à peu près de même à l'égard d'Ajax.

ſolides. Nous avons des dogmes ſévères, une providence équitable, des Spectateurs amis du merveilleux & ennemis du faux : voilà notre équivalent.

Chap. 7 l'intrigue & le dénouement.

C'eſt ſur ces loix gênantes, qu'il faut ajuſter la fable, l'expoſer au Spectateur ſans lui parler, ſans paroître vouloir l'inſtruire, dire tout ce qu'il faut pour le préparer à voir avec connoiſſance la ſuite de l'action; n'en pas dire aſſez pour qu'il puiſſe en deviner l'iſſue ; lui ouvrir la Scène ſans la dévoiler tout-à-fait ; le placer préciſément dans ce juſte point de vue où il doit être pour voir diſtinctement & ſans effort l'ordre des événemens, dans cette progreſ-

ſion juſte, cette gradation inſenſible, qui ébranle peu à peu le cœur & le diſpoſe à recevoir les impreſſions les plus vives. Et tout cela ſans avoir recours à aucune divinité, comme les Grecs. (33). Que de difficultés d'une part, que de ſecours, que d'avantages de l'autre!

C'eſt encore ſans le ſecours des Dieux que le tragique François doit dénouer une intrigue, qu'il avoit pris bien de la peine à former. On veut qu'il la débrouil-

[33] L'eſpece de familiarité des Poëtes Grecs avec les Dieux eſt trop connue pour qu'il ſoit beſoin d'en apporter des preuves. Euripide ſur tout en uſoit aſſez ſans façon avec eux & les faiſoit travailler toutes les fois qu'il en avoit beſoin. On ſait combien ils lui ont fait de prologues, & dénoués d'intrigues.

le ſeul & ſans qu'il paroiſſe rien de gêné dans ſa maniere ; ou plutôt ce nœud qui lui a tant coûté, doit ſe défaire comme de lui-même. Voilà ſans doute une des plus grandes difficultés qu'éprouvent ceux qui travaillent pour le Théâtre. Ce n'étoit qu'un jeu pour les Grecs, qui n'y cherchoient pas tant de façon. Outre que leurs nœuds étoient plus faciles à défaire, parce qu'ils étoient plus ſimples; quand ils les trouvoient trop embrouillés, ils avoient recours au Ciel, & les prodiges ne leur coûtoient rien. Quelque divinité complaiſante s'empreſſoit de les débarraſſer d'un ſoin trop pénible. On noue fort à ſon aiſe, quand

on ſait qu'on ne ſera point chargé de défaire le nœud. Pour ne point parler ici d'Euripide à qui les Dieux rendirent de ſi importans ſervices; Sophocle lui-même n'eut pas toujours aſſez de force pour ſe paſſer d'eux. Il auroit été fort embarraſſé pour vaincre l'obſtination de Philoctète, ſi Hercule ne fût deſcendu fort à propos du Ciel, pour tirer le Poëte d'un embarras où il s'étoit engagé, ſans trop ſavoir comment il en ſortiroit.

Je conviendrai ſi l'on veut que ce nœud étoit digne d'Hercule; mais on m'avouera auſſi qu'il eſt bien commode de ſe décharger ſur un bras ſi puiſſant. Nos tragiques oſeroient-ils, dans l'intri-

gue même la plus embrouillée, employer de pareilles machines? Les Grecs fort ſuperſtitieux & dont les Dieux n'étoient guère que des hommes, les voyoient, je crois, ſans ſurpriſe agir au milieu d'eux (34). Aujourd'hui ce n'eſt plus la même choſe; le Poëte François réduit à lui-même, & ſans autre ſecours que celui de ſon genre, doit prévoir en formant le nœud comment il le défera, parce qu'il ne lui eſt pas permis de le trancher.

Chap. 8 diviſion en cinq actes.

Mais enfin tous ces ſoins ſuffiront-ils au Poëte François pour la conſtitution de ſa fable? Non ſans donte. Il faudra encore qu'il

(34) Il faut bien que cela ſoit; puiſque Horace lui-même ne les condamne pas.

Nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus.

trouve le moyen de la partager en cinq actes à peu près d'égale grandeur. Nouvelle contrainte dont on a démontré depuis longtemps l'injuſtice (35), ſans avoir donné pour cela plus de liberté à nos Tragiques. Tant le préjugé a d'empire, tant il exerce de tyrannie ſur le Théâtre! Il eſt ſurprennant que la raiſon des ſots ſoit reſpectée dans un pays d'illuſion, où l'on en impoſe ſouvent avec ſuccès à la raiſon des ſages. Il eſt reſervé à quelque génie hardi de nous déſabuſer par ſes ſuccès. Le premier qui oſera nous faire pleurer dans quatre actes & nous faire grace

[35] M. Vatry dans une diſſertation qui fait partie du 8. vol. des Mémoires de l'Academie des inſcrip.

d'un acte inutile ou languiſſant, fera ſans doute bien des imitateurs. Ce premier cri de liberté plus puiſſant que la voix de la raiſon, avertira les tragiques de ſécouer un joug auſſi dur qu'il eſt injuſte. Un ſiécle (*a*) auſſi philoſophique, que le nôtre & qui paroît ſi ennemi des préjugés, pourroit bien être l'époque de cette avantageuſe révolution. Déjà Thalie a briſé ſes fers (36), Melpomene pourra bien s'affran-

(*a*) Nous avons déjà des Tragédies en trois actes, il paroît qu'une Tragédie en quatre s'écarteroit moins de la régle d'Horace & de l'uſage. Cependant on la regarderoit peut-être encore comme un monſtre dramatique.

[36] La régle d'Horace obligeoit d'abord les comiques comme les tragiques. Pourquoi ceux-ci ſeroient-ils plus timides ? Leur feroit-on un crime de ce qu'on a pardonné à ceux-là.

chir

chir à ſon tour. Si les premiers pas qu'elle a fait vers la liberté n'ont pas été des plus heureux, on ne peut raiſonnablement s'en prendre à ſon audace (37).

Quoiqu'il en ſoit, que la régle des cinq actes ſoit bien ou mal fondée, ce n'eſt pas ce que je dois examiner ici. Et je ne ſuis point aſſez téméraire pour entreprendre de combattre ou eſpérer de détruire un uſage ſi accrédité. Il me ſuffira d'obſerver combien cette loi eſt incommode au Poëte & contraire à la pratique des Anciens.

Nous voulons que toute Tragédie ait cinq actes; c'eſt-à-dire

[37] Eſther allongée de deux actes n'en vaudroit pas mieux.

que toute action miſe ſur la Scène s'interrompe quatre fois : que chaque acte contienne quelqu'événement, quelque ſituation. Toute action tragique en renferme-t-elle réguliérement cinq ? N'exige-t-elle jamais ni plus ni moins de quatre repos? A qui perſuadera t-on que la nature s'aſtraigne à cet ordre uniforme? Il faudra cependant que le Poëte le ſuive. Il faudra que ſon imagination s'y plie ; s'étende ou ſe retreciſſe ſur cette régle toujours égale ; c'eſt-à-dire qu'il faudra forcer la nature ſans qu'il y paroiſſe. Delà les actes poſtiches, les Scènes hors-d'œuvre que le Poëte s'eſt vu contraint d'admettre, pour remplir le

nombre prescrit, & qu'il auroit sans doute très-sagement supprimés sans cela. Delà encore les interruptions forcées, les entrées & les sorties peu naturelles; delà enfin tant de défauts de liaison que cette nouvelle régle rend inévitables. Les Anciens en usoient bien autrement; ils faisoient disparoître leurs Acteurs quand ils n'étoient plus nécessaires sur la Scène. Aujourd'hui nos violons les chassent, & quand ils auroient les plus belles choses du monde à dire ou à faire; le Spectateur trop inconstant, incapable d'une attention long-temps soutenue, ne veut pas les entendre. Si le nombre de trois cent vers ou environ est

fini, on ne leur fait point de grace; il faut qu'ils ſe retirent. Et ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que nous voulons qu'ils trouvent des raiſons de ſe retirer, quoiqu'ils en aient de très-bonnes pour demeurer encore; & qu'il faut enſuite le faire rentrer à propos, après qu'on a été obligé de les éloigner ſans ſujet.

Ce qui eſt pour nous une gêne, étoit pour les Anciens une liberté. Ils plaçoient leurs intermédes, non point ſelon le caprice d'un Spectateur frivole, mais lorſque la ſuite naturelle de l'action exigeoit ailleurs la préſence des principaux Acteurs; ou lorſque le charme de la muſique pouvoit favoriſer l'illuſion Théâtrale, &

empêcher qu'on ne s'apperçût de quelque défaut de vraisemblance dans la durée des choses qui devoient se passer derriere la Scène. Et parce que les différentes actions qu'ils traitoient, exigeoient plus ou moins de ces interruptions, ils les plaçoient selon le besoin, tantôt après cent vers tantôt après sept cent, & se mettoient fort peu en peine de n'en mettre que quatre dans toutes leurs Tragédies.

Paradoxe s'écriera-t-on ! Ceux qui ont travaillé sur les Tragiques Grecs ont trouvé cinq actes dans toutes leurs pièces : Horace qui les connoissoit mieux que nous, & qui vouloit qu'on se formât sur ces modeles, nous a

donné le précepte des cinq actes. Le savant Académicien déjà cité réfute, ce me semble, ces autorités. Je ne répéterai point ici toutes ses preuves, qu'on trouvera beaucoup mieux développées dans sa dissertation, que je ne pourrois le faire. Je n'opposerai point au précepte positif d'Horace, le silence négatif d'Aristote, quoique celui-ci ait traité beaucoup plus en détail des régles de la Tragédie que celui-là, qui n'en parle pour ainsi dire qu'en passant. Le Philosophe Grec (38) auroit-il

[38] Le silence d'Aristote n'est à la vérité qu'une preuve négative. Mais ce silence d'un Philosophe attentif, à qui rien n'échappe, qui entre dans le détail, & rend raison de tout, peut bien balancer un vers d'Horace jetté pour ainsi dire au hazard, & sans être appuyé d'aucune preuve. On soupçonne Aristote

manqué d'en parler, en expliquant les parties de quantité & la juſte étendue d'une action dramatique? Je ne ferai point valoir non plus l'accord des Auteurs anciens à n'indiquer jamais l'acte des Tragédies dont ils citoient les vers. Je me contenterai

d'en avoir parlé ailleurs? Cette conjecture n'eſt pas fondée. La Poétique n'eſt pas un ouvrage complet; le temps nous en a dérobé une partie: mais il a reſpecté la partie qui traite de la Tragédie. Si Ariſtote avoit voulu parler de la régle des cinq actes, il l'auroit fait en traitant des parties de quantité, de l'étendue que doit avoir une Tragédie, ou en expliquant l'uſage des chœurs. Du moins auroit-il dû annoncer qu'il renvoyoit cet article à un autre endroit. Le mot d'acte ne lui échappe jamais, pas même en citant tant de Tragédies anciennes. Un pareil ſilence parle bien haut à quiconque écoute ſans préjugé. *Eſt ridiculum ad ea quæ habemus nihil dicere; quærere quæ habere non poſſumus.* Cic.

de remarquer qu'il en eſt de ce précepte comme de tant d'autres du même Auteur. Ils ſont tous faits ſur la lecture refléchie des Anciens, & cependant il n'en eſt peut-être aucun qui ne ſoit démenti par l'exemple de ces mêmes Anciens. Nous avons nous-mêmes violé avec ſuccès preſque tous ces préceptes, quoique fondés ſur des raiſons très-ſenſibles; pourquoi ſerons-nous plus ſcrupuleux à en obſerver un, en faveur duquel la raiſon ne dit pas un mot?

Qu'il me ſoit permis de hazarder une conjecture. Horace aura voulu s'expliquer ſur un article où trop de licence auroit pu dégénérer en abus: & faute d'un point fixe qu'il ne trouveroit pas

dans la nature, il aura choisi un terme moyen dont on ne doit pas s'écarter beaucoup sans craindre de s'égarer (39). Je sais bien que les Commentateurs & les Grammairiens ne l'entendent pas ainsi. Ils ont pris le précepte d'Horace à la lettre, & par un zele, je dirois presque une aveugle superstition qu'on leur reproche assez souvent, ils ont voulu le trouver toujours exactement observé. Qu'est-ce qu'un Commentateur ne trouve pas dans l'Auteur sur lequel il travaille ? Mais ce qui prouve le peu de cas qu'on doit faire de leur autorité, c'est qu'ils ne sont pas

[39] En effet la plupart des Tragédies roulent entre trois, quatre & cinq actes.

toujours d'accord entr'eux (40). L'un place un interméde dans un endroit, où un autre ne voit point d'interruption, & celui-ci ſépare à ſon tour, coupe, partage des Scènes que celui-là avoit unies. Ce qui prouve qu'une ſoumiſſion ſervile au précepte d'Horace, plus que le goût de la nature les guidoit dans ces diviſions arbitraires, c'eſt que ſouvent pour faire entrer quatre in-

[40] L'édition d'Euripide faite à Baſle par Jean Oporin en 1559 marque l'interméde du quatrieme acte d'Oreſte avant la Scène comique du Phrygien. Celle que le P. Brumoy avoit ſous les yeux ne le place qu'après cette Scène. La même édition de Baſle met l'interméde du premier acte de Médée à l'entrée de Créon; le P. Brumoy ne fait commencer l'acte ſecond, qu'à l'arrivée de Médée. On trouve auſſi peu d'accord ſur l'interméde du quatrieme acte d'Ion. &c. &c. &c.

termédes, ils en ont placés dans des endroits où non seulement le chant du chœur ne marque point d'intervalle, mais encore où il ne peut point y avoir d'interruption (41). Plus souvent encore pour n'en pas trouver plus de quatre, ils n'ont pas voulu donner ce nom à de longues tirades de vers chantés par le chœur, dans des temps où le

(41) On appelle entr'acte le combat d'amitié entre Oreste & Pylade dans Iphigenie en Tauride ; la Scène de Néoptoleme avec ses Compagnons qui attendent Philoctete; le récit qu'Œdipe fait de ses malheurs aux Vieillards Athéniens, & ce qui est plus surprenant encore la reconnoissance d'Hélène & de Ménélas ; enfin les plaintes d'Electre, qui vient d'apprendre la condamnation de son frere ; celles d'Hécube dans les Troyennes. On remarque les mêmes fautes dans le troisieme interméde des Héraclides dans le quatrieme d'Hercule furieux. &c. &c. &c.

Théâtre reſte vuide, où l'action eſt viſiblement interrompue (42). N'eſt-ce pas renverſer les idées reçues ſur la nature des intermédes anciens?

(42) Au milieu du troiſieme acte d'Antigone, il y a un chant du chœur qui eſt un véritable intermède. On ne veut pas donner ce nom à un chant du chœur qui remplit le vuide d'un Théâtre au milieu du cinquieme acte d'Hélène, après que cette Princeſſe eſt partie pour aller faire les funerailles qui ſont le prétexte de ſa fuite. La même choſe ſe remarque encore au milieu du cinquieme acte d'Iphigenie en Tauride; cependant le Théâtre reſte vuide. Il faut un intermède pour favoriſer l'illuſion Théâtrale, & pour empêcher qu'on ne s'apperçoive d'un défaut réel de vraiſemblance dans la durée des choſes qui ſe ſont faites derriere la Scène. Pour les mêmes raiſons il en faut un dans Œdipe à Colone, lorſqu'Œdipe & Théſée étant partis, la Scène n'eſt occupée que par le chœur. Je ne finirois plus ſi je voulois détailler le bévues groſſiéres que je crois appercevoir dans la diviſion des actes. Il eſt facile d'en trouver cinq, quand on les coupe de cette maniere.

Je

Je vais plus avant maintenant & je dis que non seulement les Anciens ne se sont pas asservis à la régle des cinq actes, mais encore qu'ils étoient obligés de ne la pas suivre. Nous voulons que toutes nos Tragédies aient cinq actes, parce qu'on a observé qu'une action, pour avoir cette juste étendue qu'il plait à l'esprit sans le fatiguer, qui le rassasie sans le dégoûter, doit avoir au moins 1500 vers & ne pas excéder 1800. On a observé encore que l'attention de nos Spectateurs a besoin, de se délasser après 300 vers : d'où l'on a conclu que toutes nos Tragédies doivent avoir quatre repos de cette mesure. Conséquence qui en bon-

ne Arithmétique n'eſt pas néceſſaire: car ſi une pièce de 1500 vers doit avoir quatre repos, pourquoi une de 1800 n'en pourroit-elle pas avoir cinq? Mais ne chicanons point ſur de ſemblables bagatelles. Je veux même que la régle des cinq actes ſoit appuyée ſur des fondemens bien ſolides. Je ſuppoſe que les obſervations que je viens d'expoſer, ſoient très-juſtes par rapport à nous, & très-conforme au caractère de notre nation : mais peuvent-elles s'appliquer également au Théâtre d'Athènes? Et d'abord nous avons reconnu qu'une Tragédie pour avoir ſa juſte étendue devoit contenir environ 1500 vers. C'eſt une découverte moderne, qui

avoit échappé aux Grecs. S'ils avoient des Tragédies de 1800 vers, ils en avoient de mille. Or je demande à nos Arpenteurs de Tragédies comment peut on appliquer la même mesure sur des pièces si inégales? Comment trouver cinq fois 300 vers dans les unes & dans les autres? Nous avons reconnu que l'attention de nos Spectateurs ne pouvoit guères se soutenir au dela de 300 vers; & qu'après ce nombre elle avoit besoin de délassement. Cette observation ne date pas de plus haut que la précédente. Les Commentateurs qui se sont mis à la torture pour trouver par tout cinq actes, n'ont pu malgré tous leurs efforts les faire tous égaux. Des

actes de 100 vers ne paroiſſent pas trop courts dans des pièces où il n'y avoit point d'interruption totale; où le vuide du Théâtre étoit rempli par un chœur témoin intéreſſé d'une action ſur laquelle il faiſoit ſes refléxions, lorſque l'abſence des Acteurs lui en laiſſoit le temps (43). Des actes de 700 vers ne fatiguoient point un peuple curieux du ſpectacle, juſqu'à ſe faire repréſenter 12 ou 16 Tragédies (44) de ſuite dans un même jour. En un mot le Spectateur Grec étoit fort différent du Spectateur François.

[43] Le premier acte des Héraclides eſt lui ſeul auſſi long que les trois derniers. Le premier d'Œdipe à Colone eſt de 700 vers.

[44] Voyez les remarques de M. Dacier ſur le ſixieme Chap. de la Poétique.

De tout ceci réſultent trois avantages en faveur des Anciens qui devoient les mettre fort à l'aiſe. Ils avoient plus de liberté qne nous de donner plus ou moins d'étendue à leurs pièces (45). Leurs actes n'étoient point toiſés & compaſſés comme les nôtres : en conſéquence le nombre n'en pouvoit être déterminé au juſte. Que de liberté où nous ne trouvons que des chaînes ? Mais avant que de paſſer outre,

(45) La meſure préciſe de la grandeur d'une Tragédie, pour la durée de la repréſentation & l'attention du Spectateur, ne peut être décidée par des régles certaines & fixes.... Une pièce pour avoir ſa juſte étendue doit occuper autant de temps qu'il en faut ou néceſſairement ou vraiſemblablement pour bien amener tous les incidens. Ces paroles d'Ariſtote au ſeptieme Chap. de la Poétique ſont une preuve de la liberté des Grecs.

remarquons encore dans ces mêmes entr'actes une différence bien ſenſible & toute à l'avantage des Grecs: c'eſt la maniere dont ils les rempliſſoient.

Chap. 9. Chœurs des Grecs.

Ces interruptions que le Poëte n'admettoit que lorſqu'il en avoit beſoin, ſans aucune gêne de la part d'un Spectateur plus curieux, ou du moins plus conſtant, n'étoient pas tellement vuides, que l'impreſſion déjà commencée, pût ſe ralentir. Le chœur, c'eſt-à-dire une aſſemblée de perſonnes intéreſſées à l'action rempliſſoit cet intervalle, & faiſoit les reflexions que le Spectateur devoit faire lui-même, lui communiquoit ſes inquiétudes, exprimoit ſa douleur, entretenoit,

augmentoit par conſéquent l'impreſſion Théâtrale. Ses refléxions, ſes plaintes, ornées de tous les agrémens de la Poéſie & de la Muſique s'inſinuoient aiſément dans tous les eſprits; le Spectateur les (46) adoptoit d'autant plus volontiers qu'on ne ſembloit pas les lui dicter. En y applaudiſſant, il ſe les approprioit ſans effort, & preſque ſans s'en appercevoir. Quel effet ne devoient pas produire les plaintes d'un chœur comme celui des Suppliantes? Ce ſont les Veuves in-

[46] C'eſt la faute d'Euripide, s'il ne ſut pas profiter avec autant d'habileté que Sophocle de la préſence ſi commode des chœurs. Il ne tenoit qu'à lui de les lier davantage, de les intéreſſer plus vivement à l'action: au lieu de leur faire chanter des chanſons vagues.

fortunées de tant de Héros morts ſous les murs de Thèbes qui redemandoient les cendres de leurs époux. Souvent même les principaux perſonnages demeuroient ſur la Scène & entretenoient l'intérêt par leur préſence. Ainſi par exemple Hécube abîmée dans ſa douleur, reſte évanouie ſur le Théâtre, tandis qu'on va ſacrifier aux mânes d'Achille ſa fille Polyxène. Philoctéte accablé par la violence des maux qu'il endure ; Admète déſolé de la perte d'une épouſe chérie qui s'immole pour lui, permettoient-ils aux Spectateurs de ſe refroidir ? Quoi de plus éloquent & de plus tragique que ces ſituations muettes ? Ce n'étoit pas ſeulement

par leur préſence que les premiers Acteurs entretenoient l'attention, ſouvent ils arrachoient des larmes par leurs diſcours. Les cris aigus de Prométhée déchiroient leurs cœurs; les adieux tendres d'Andromaque à ſon fils Moloſſus; les plaintes d'Electre & de tant d'autres devoient faire des intermédes bien touchans. (47).

[47] Les plaintes d'un Acteur principal mêlées aux chants lugubres, ou aux ſtériles conſolations du chœur, peuvent-elles être regardées comme des intermédes? Ceux qui ont diviſé les Tragédies Gréques ont décidé cette queſtion d'une façon bien ſinguliere. Quand ils ont eu beſoin d'intermédes pour completer leur nombre, ils ont donné ce nom à ces plaintes; quand jls craignoient de trouver plus de quatre intermédes, ils ne les ont pas regardées comme des intérruptions. Par exemple les plaintes d'Electre avec le chœur au milieu du premier acte ne ſont pas une interméde. Elles en font un à la fin du ſecond. On

Comparons-les avec les nôtres. Nous n'avons plus de chœurs & communément nous ne les regrettons pas. Cependant comment les avons-nous remplacés ? Par quelques méchans violons. L'admirable équivalent ! Nous avons compris qu'une action qui dureroit environ deux heures ſans interruption, fatigueroit : pour prévenir cet inconvénient, nous avons cru devoir ſuſpendre quelques momens, du moins aux yeux du Spectateur, la marche

trouve beaucoup d'autres inconſéquences de cette nature ; par ce moyen il devoit être facile de trouver tant d'actes qu'on vouloit. Puiſque leur conduite inégale ne décide rien, n'écoutons que la raiſon. Les plaintes d'un Acteur entremêlées aux chants du chœur me paroiſſent répondre à nos monologues : ſi cette conjecture eſt vraie, voilà bien des intermédes ſupprimés.

trop rapide de l'action. Mais je ne crains pas de dire que pour éviter un écueil nous avons donné dans un autre. Ces petits repos ménagés à distances égales, pour délasser sur la route des esprits incapables d'une contention si longue ; accordés en un mot plutôt à la légéreté du Spectateur qu'au besoin du Poëte, sont en effet une inaction totale, pendant laquelle le Spectateur superficiel se dissipe ; le critique, se prévient, s'efforce de découvrir des défauts, au lieu de s'abandonner entiérement à l'impression déjà reçue. Pendant ce temps-là le cœur qui n'étoit qu'ébranlé se remet; de nouvelles idées effacent celles qu'on avoit

eu bien de la peine à faire entrer dans les eſprits ; le fil de l'action ſe rompt ; l'intérêt ſe refroidit. Il eſt facile de juger combien les intérêts du Poëte doivent en ſouffrir.

Ce n'étoit pas ſeulement dans les intermédes que le chœur étoit utile, il ſervoit encore à faire connoître les principaux perſonnages. C'étoit en s'adreſſant au chœur, qu'un Acteur, ſans s'expoſer à la longueur d'un monologue, dévoiloit ſes ſentimens, ſes projets, ſes intrigues & les agitations de ſon ame. Rien n'étoit plus commode pour inſtruire le Spectateur ſans paroître lui parler ; & pour répandre ſur la conduite & la ſuite de l'action

une

une clarté que nous ne pouvons procurer par nos confidens: perſonnages fades & vraiment protatiques, qui ne viennent que pour entendre ce que leurs maîtres auroient dit ſans eux aux arbres & aux échos. Enfin le chœur rempliſſoit le vuide du Théâtre & donnoit plus de magnificence au ſpectacle. Mais aujourd'hui nos Théâtres ſont trop étroits pour être ſuſceptibles d'un ſi bel ornement. Voilà ſans doute des équivalens bien ſinguliers: nos richeſſes ſont donc toutes dans le génie de nos Poëtes; nos priviléges ſont d'avoir plus de talens, ou du moins d'en avoir plus beſoin.

Le corps de la fable une fois

conſtruit, il s'agit de l'animer. Nous n'avons encore que l'ébauche & l'ordonnance du tableau. Il reſte encore à y mettre les couleurs. Les mœurs, les ſentimens, la diction compoſent cette importante partie. Rien ne fait plus de plaiſir à l'homme que l'imitation. Une peinture fidéle, nous repréſentât-elle un objet affreux, a droit de nous plaire ? Cependant toute imitation ne plaît pas également. L'amour propre ſe recherche en tout ; rien ne nous flatte davantage que de nous retrouver nous-mêmes dans les portraits qu'on nous préſente. Telle eſt la régle qui a dû diriger le pinceau des Dramatiques de tous les temps, dans

la peinture de leurs caractères. Ce travail si difficile en lui-même l'est beaucoup moins pour les Grecs que pour nous. Les personnages qu'ils mettoient sur la Scène étant Grecs & de mœurs semblables, il suffisoit de peindre d'après nature, pour intéresser beaucoup. Ce n'est pas peu de chose, je l'avoue; mais cela seul ne nous suffiroit pas. Les mœurs de nos Héros sont trop différentes des nôtres, pour les représenter au naturel & sans aucun changement. Un Poëte François doit rapprocher les traits du caractère Grec, Romain, ou Persan, & les marier avec les nôtres, avec tant d'adresse, les nuancer avec tant de goût, qu'ils forment tous

enſemble un portrait agréable & reſſemblant. Nous admirons les caractéres héroiques qu'a frappés le grand Corneille; il nous enléve, mais il nous dépayſe en quelque maniere : nous ne nous retrouvons pas dans ſes portraits ; nous perdons par conſéquent le plaiſir le plus délicat de l'imitation. Racine s'en apperçut, il comprit qu'en rapprochant ſes perſonnages de ſes Spectateurs, il attacheroit davantage. Ses Héros ſont d'illuſtres étrangers qui en voyageant parmi nous ne dédaignent pas de copier nos manieres, de prendre un peu de nos mœurs. Mais ce n'eſt, ſi je puis m'exprimer ainſi, qu'une couche légère, un vernis délicat à travers lequel on

découvre assez de traits de leur caractère original pour y trouver tout le piquant de la nouveauté. Delà vient peut-être qu'on admire plus dans le premier, mais on est plus touché, plus intéressé dans le second.

Chap. XI. Les sentimens.

Sommes-nous libres au moins pour l'expression des sentimens ? Non. La gêne nous accompagne partout ; par tout nous portons nos fers. D'importunes bienséances sont de pesantes entraves qui tiennent le génie enchaîné & l'empêchent de prendre un libre essor. La Tragédie doit représenter de grandes passions, & nous ne pouvons point employer de mouvemens violens pour les exprimer. Nous voulons des

emportemens réfléchis & compaſſés, qui laiſſent à l'extérieur toute ſa décence, à l'eſprit trop de flegme, à la raiſon tout ſon empire. Les mouvemens impétueux de la paſſion, ſes excès, ſes délires, ſes fureurs & tout ce qui s'écarte tant ſoit peu d'une gravité majeſtueuſe que des Héros ne doivent pas franchir publiquement, révolteroient le Spectateur, & ſont interdits aux Poëtes. Notre délicateſſe ne ſeroit-elle pas révoltée de voir Œdipe embraſſant ſes filles & les arroſant du ſang qui coule de ſes yeux? On ne peut toucher que par l'imitation de la nature dans ſa ſimplicité,& la bienſéance ne nous permet pas d'en préſen-

ter les ſituations les plus naïves, dès qu'elles ceſſent d'être nobles & héroïques. Il nous faut peindre une douleur diſcrette, & ſi je puis m'exprimer ainſi, toujours en grand manteau de deuil. Il faut bien ſe garder de la faire voir échevelée & dans un négligé peu noble & trop bourgeois. On nous préſente les Princes ſur la Scène tels qu'ils paroiſſent aux yeux de la multitude, c'eſt-à-dire avec tous les dehors de la gravité. Ne ſeroit-ce point une erreur? Nos Poëtes ne font pas aſſez d'attention, ce ſemble, que le Parterre ne doit être compté pour rien, qu'il n'eſt pas ſuppoſé préſent, qu'il eſt cenſé voir l'action ſans être vu, & qu'ainſi

ſa préſence ne doit pas empêcher les Acteurs de ſe livrer librement à tous les mouvemens de la nature, puiſqu'elle ne les empêche pas de dévoiler les ſecrets les plus importans. Quand un Roi paroît devant ſon peuple ou au milieu de ſes courtiſans, il eſt juſte que ce ſoit avec tout l'éclat de la majeſté, mais quand il rentre dans ſa famille, il ſe dépouille de cet attirail embarraſſant, & s'affranchit de l'étiquête gênante du cérémonial. Là les Princes & les Rois ſont hommes comme leurs ſujets. Là leurs paſſions s'expriment comme celles des autres, & ne connoiſſent plus les bienſéances. Voilà, j'oſe le dire, l'inſtant heureux que le Peintre Tragique

devroit saisir, & que nos Poëtes n'ont pas osé prendre. Les Grecs ne l'ont pas laissé échapper ; ils ont peint la nature avec cette naïveté charmante que nous appellons simplicité bourgeoise & un peu grossiere ; mais qui malgré tous nos dédains, est pour quiconque fait taire les préjugés, pour n'écouter que la voix de la nature, une source de délices qu'on ne trouve que dans l'antiquité. Tel est le caractère des Tragédies de Sophocle & d'Euripide, caractère trop bien marqué pour qu'il soit besoin d'en recueillir les traits.

Il est bien vrai que les mœurs antiques sont bien moins éloignées que les nôtres de cette

aimable ſimplicité. Les Héros du bon vieux temps ne l'étoient que par leurs vertus; ils n'avoient ni cette urbanité majeſtueuſe, ni ce faſte pompeux qui caractériſent ceux des ſiécles plus polis. Heureux les Poëtes qui eurent à peindre de pareils Héros, à des Spectateurs que cette apparente ruſticité ne révoltoit point!

Chap. XII La diction.

Pous prouver les priviléges des Anciens par rapport à la diction, il ne s'agit pas de comparer la langue Gréque à la nôtre. Que celle de Sophocle & d'Euripide l'emporte par l'harmonie, l'énergie, l'abondance: que peut-on en conclure? La Tragédie peut ſe paſſer de tant de richeſſes, & nous ne ſommes point ſurpris

d'entendre dans la bouche de nos Héros, une langue que nous ſavons être celle de toutes les Cours polies. Elle a donc aſſez de nobleſſe pour exprimer de grands ſentimens. Mais l'avantage des Anciens ſur nous eſt dans la nature de leur Poéſie. Leur vers Iambe réuniſſoit & aſſez de grandeur pour peindre une action héroïque, & aſſez de ſimplicité pour ne pas choquer la vraiſemblance, par une emphaſe dont une ſimple action n'eſt pas ſuſceptible; il étoit même ſi naturel, qu'il en échappoit ſouvent dans la converſation (48), &

[48] Ariſtote dit au quatrieme Chapitre que l'Iambe eſt de tous les vers le plus propre à la converſation. Horace nous le peint de même. *Alternis aptum ſermonibus.*

tout commode qu'il étoit, les Anciens l'abandonnoient ſouvent pour en employer de plus libres & de plus propres à exprimer les ſentimens qu'ils vouloient inſpirer (49).

Soit préjugé ſoit raiſon, qu'importe? Puiſque l'un & l'autre fait loi. Nous nous ſommes aſtreints à une eſpece de vers bien plus convenable à la grandeur de l'Epopée qu'à la noble ſimplicité de la Tragédie. La rime dont la Monotonie ſe fait bien ſentir da-

(49) Dans les paſſions violentes, les adieux d'Andromaque à ſon fils, le déſeſpoir d'Hermione, les regrets de Pelée ſur la mort de ſon fils. Eraſme a obſervé que les eſpeces de vers qu'Horace a employés, ne peuvent ſuffire à repréſenter les diverſités qu'on trouve dans Eſchyle, Sophocle & Euripide.

vantage

vantage dans un ouvrage de longue haleine & fait pour être récité de ſuite, ſemble encore appeſantir ſon joug. Les rimes croiſées qui mettroient un peu le Poëte à l'aiſe, & qui par cette eſpéce de variété fatigueroient moins l'oreille, n'y ſont point admiſes. C'eſt ainſi qu'au lieu de ſe procurer, à l'exemple des Anciens, le plus de liberté qu'il eſt poſſible, nos Poëtes Tragiques comptant trop ſur leur génie, ſe ſont fait un jeu de ſe forger des chaînes, que leurs ſucceſſeurs dominés par le préjugé & entraînés par la coutume n'ont pas oſé ſecouer.

Autrefois pour faire une bonne Tragédie, il ſuffiſoit d'avoir

du génie pour l'invention, du goût pour bien combiner toutes les parties enſemble, une grande connoiſſance du cœur humain, avec le talent rare d'émouvoir les paſſions; la Poéſie ſe prêtoit ſans peine aux idées & aux ſentimens du Poëte. La fable une fois conſtruite, les caractéres, dit Ariſtote (50), les ſentimens, la diction coûtoient fort peu: aujourd'hui l'œconomie du ſujet n'eſt pas ce qui coûte le plus; une verſification foible fait ſouvent

[50] Ceux qui entreprennent de faire une Tragédie trouvent bien plus de facilité à réuſſir dans le ſtyle, qu'à bien bâtir le ſujet: c'eſt une expérience que preſque tous les anciens Poëtes ont faite. Ariſt. Chap. 6. Ne peut-on pas dire aujourd'hui que nos Poëtes modernes en font une toute contraire.

échouer la fable la mieux arrangée (51), fait manquer les situations les plus intéressantes ; & cependant quoi de plus difficile que d'exceller dans cette partie autrefois si facile? Combien peu avons-nous de grands versificateurs? Eût-on d'ailleurs tous les talens d'un Tragique, si l'on n'a le talent plus rare encore de faire près de deux mille vers monotones qui doivent être récités de suite, sans fatiguer l'oreille du Spectateur, il faut renoncer à chausser le cothurne.

Chap. 13 Magnificence & étendue des Théâtres anciens.

Il ne reste plus qu'à comparer la magnificence & l'étendue des Théâtres anciens avec la pétitesse

[51] Le Camma & plusieurs. autres pieces de T. Corneille en sont des preuves.

des nôtres. Cependant toutes réfléxions faites, je ne crois pas qu'il ſoit fort eſſentiel à mon ſujet, de m'engager dans des diſcuſſions pénibles ſur cet article. Car enfin cet avantage bien ſenſible pour le Spectateur Athénien, ne l'eſt guères pour nous qui jugeons des Tragédies Gréques par la lecture dépouillée de tous ces ornemens. Remarquons cependant que cette magnificence des Théâtres anciens donnoit beaucoup plus d'aiſance aux Poëtes pour mettre plus de grandeur, plus de vivacité & plus de vérité dans leur ſpectacle. Ils ne ſe voyoient point obligés de ſupprimer des ſituations extrêmement touchantes, faute de pouvoir

les repréſenter. Si nous avions beſoin par exemple de faire arriver un vaiſſeau ſur la Scène, & débarquer cinquante Princeſſes avec leur ſuite (52); ſi nous voulions montrer Evadné ſe précipitant du haut d'un rocher dans les flammes qui conſument le corps de Capanée ſon époux (53), ou Antigone du haut d'une tour (54) cherchant des yeux ſon frere Polinice dans l'Armée qui aſſiége ſa patrie ; ou Oreſte (55) ſur une galerie d'où il peut inſul-

[52] Au premier Acte des Suppliantes d'Eſchyle.

(53) Au cinquieme Acte des Suppliantes d'Euripide.

(54) Dans les Phœniciennes.

[55] Dans Oreſte.

ter impunément Ménélas & lever le fer sur sa fille Hermione, sans que ce pere indigné, puisse voler à son secours, il faudroit renoncer à ces jeux de Théâtre si communs chez les Grecs, & aux merveilleux effets qu'ils pouvoient produire.

Chap. 14 on remonte à la source des préjugés qui ont tenu jusqu'ici le Théâtre François dans cette servitude où nous le voyons.

Arrêtons-nous ici & jettons les yeux en finissant, sur la route que les Tragiques ont dû prendre ; il s'en faut bien qu'elle soit aussi commode pour nous que pour les Anciens. A la vue des épines que la suite des siécles y a fait naître, pourrons-nous n'être pas surpris des progrès que nos modernes ont pu faire par des sentiers si scabreux & si difficiles? Avoir surmonté tant d'obs-

tacles inconnus aux Grecs, n'eſt-ce pas déjà un avantage bien flatteur ſur de tels rivaux? Non, dira-t-on peut-être, ſi les Anciens ſe ſont donné les libertés qu'ils avoient droit de prendre, & qui pouvoient tourner au profit de leur art, ils n'en ſont que plus eſtimables: & l'on ne doit nous ſavoir aucun gré de la ſervitude où nous nous ſommes réduits, s'il n'en réſulte aucun bien pour nos Tragédies. Les Grecs auront toujours le mérite d'avoir mieux connu que nous l'objet de la Tragédie & les moyens d'y parvenir. Cette obſervation ſeroit juſte, & nos Tragiques ſeroient inexcuſables, ſi l'eſclavage dans lequel ils gémiſſent étoit leur ouvrage.

Mais qu'on ſe ſouvienne que nous en avons découvert l'origine dans les préjugés, les caprices, les mœurs même d'un Spectateur trop délicat qu'il ſeroit dangereux de révolter. Il n'eſt pas douteux que Corneille & Racine n'entendiſſent très bien toutes les fineſſes de leur Art. Il eſt conſtant que celui-ci connoiſſoit très-bien le Théâtre ancien qu'il imita avec beaucoup de ſuccès ; & encore mieux le Parterre moderne dont il fit ſi ſouvent couler les larmes. D'ou je conclus que s'il n'imita pas ces heureuſes libertés que nous envions à Sophocle & à Euripide, ce ne fut que pour ſe conformer à notre

goût, & par reſpect pour des préjugés qu'il eſt dangereux de heurter.

Corneille & Racine ne ſe forgerent point de chaînes ; mais ils reſpecterent celles que les mœurs & les préjugés rendent en quelque maniere ſacrées ; ils n'oſerent pas briſer celles que leurs prédeceſſeurs s'étoient impoſées & que le tyrannique uſage leur avoit tranſmiſes. Nos premiers Tragiques mirent leurs pièces en cinq actes & en vers Alexandrins. C'étoit des engagemens pris avec le public, dont on n'a plus voulu leur faire grace, & ſur leſquels on ſeroit peut-être encore aujourd'hui inflexible. Il n'étoit plus poſſible

d'imiter les Grecs en cela, ou plutôt de ſuivre la nature.

Le malheur du Théâtre François, eſt que les fondemens en furent poſés par des hommes ſans génié, ſans connoiſſance de l'antiquité, ſans aucune idée juſte du Théâtre. Ceux qui vinrent après eux perfectionner l'édifice qu'ils avoient commencé, travaillerent ſur de mauvais fondemens, ſur des préjugés qu'il étoit difficile d'arracher. Le bonheur des Grecs fut au contraire, d'avoir pour inventeur de la Tragédie un Eſchyle; c'eſt-à-dire un de ces génies rares qui ſaiſiſſent tout d'un coup toute l'étendue de leur objet, & qui ne laiſſent

à leurs ſucceſſeurs que la gloire de perfectionner & d'étendre leurs vues. On conçoit comment ce grand homme a pu guider un Sophocle. Le progrès eſt rapide, cependant on peut en ſuivre, en décrire la marche. Mais de Jodelle au grand Corneille la diſtance eſt preſque infinie. On ne pouvoit ni entrevoir ni deviner un paſſage ſi ſubit. Le Cid paroît, c'eſt un phénomêne dramatique, dont on n'avoit pas même l'idée. C'eſt un aigle qui fend la nue, tandis que tout le reſte rampe dans l'obſcurité. Eſchyle commença à bâtir ſur un terrein nud & libre, où rien ne gêna ſon génie. Il ſeroit à ſouhaiter que Corneille ou Racine euſſent eu le

même avantage : il leur eût été bien plus facile d'élever un Théâtre magnifique, ſur un plan de leur façon, ou ſur le modéle du Théâtre Grec, que de travailler ſur les débris des myſtéres, des ſottiſes, & de la Bazoche. Le terrein étoit occupé par une maſſe informe ſans régularité & ſans décence, qui n'étoit récommandable que par quelques ornemens Gothiques & bizarres. Le meilleur & l'unique parti qu'il y avoit à prendre, c'étoit de tout renverſer, de creuſer de meilleurs fondemens, & de recommencer à nouveaux frais.

Ce moyen étoit-il praticable ? Avant Corneille nous n'avions point encore de Tragédies, à en juger

juger ſur les régles de l'art. On admiroit cependant Jodelle, Garnier, Hardi, Mairet, &c. Si Corneille, eût pris une route oppoſée à celle qu'avoient tenue ſes Prédéceſſeurs, c'eût été vouloir convaincre d'ignorance tous ſes rivaux, & de ſtupidité groſſiére ceux qui les avoient ſottement admirés. Le pas étoit gliſſant & Corneille n'oſa peut-être pas le hazarder. Il ſe contenta de corriger le plan qu'on avoit ſuivi juſqu'àlors ; il ſentit la gêne, mais il n'oſa s'en affranchir. Le pouvoit-il avec honneur, dans un temps où le mérite poétique conſiſtoit à braver les difficultés,

à mettre ſon eſprit à la gêne dans un ſonnet, une balade, ou un rondeau ? Dans un temps où l'on ſembloit ſe faire un jeu de multiplier les régles arbitraires que peut ſuggérer le caprice, au mépris des Loix ſimples que dicte la nature? Racine plus éloigné de ces temps barbares, & qui trouva le Théâtre plus épuré, le public plus éclairé, n'oſa qu'à la fin de ſes jours imiter les intermédes Grecs, & s'affranchir de la régle des cinq actes. Qui ſait ſi la ſuite des temps ne fera point éclorre quelqu'un de ces génies vaſtes & entreprenans, capables de reformer ce qu'il reſte de gênant &

d'étroit dans nos idées.

Au lieu donc de condamner nos contemporains, fachons leur gré des efforts qu'il doit leur en coûter pour nous plaire ; plaignons les de la contrainte, où nos mœurs, nos préjugés, nos uſages les ont réduits. Admirons ces hommes incomparables, qui malgré les peſantes entraves dont nous les avons chargés, ont pu encore s'élever ſi haut. Si leur génie leur a fourni aſſez de reſſources pour égaler les Anciens beaucoup plus libres qu'eux, n'héſitons pas à leur adjuger une victoire qui leur a coûté ſi cher ; à plus forte raiſon s'ils les ont ſurpaſ-

ſés par la perfection de leurs Tragédies.

SECONDE PARTIE.

C'Eſt un projet hardi, que d'entreprendre d'élever notre Théâtre au deſſus de celui d'Athènes; ſur tout après que l'élégant & habile Auteur qui connoiſſoit ſi bien l'un & l'autre, n'a pas cru pouvoir donner une déciſion préciſe. Son attention à s'arrêter, au moment qu'on attendoit un jugement éclairé par le goût, & fondé ſur les connoiſſances, devoit ce ſemble nous ôter l'envie de paſſer plus avant. J'avouerai cependant que ſon ſilence, loin de me rebuter, m'encourage: j'ai regardé ſa diſ-

crétion comme une honnête défaite, ménagée avec adreſſe, pour éviter un jugement qu'il prévoyoit bien ne devoir pas être favorable aux Anciens. Souvent même à travers les éloges (peut-être un peu vagues) qu'il leur prodigue, j'ai cru entrevoir l'eſtime de préférence qu'il avoit pour nos modernes. En un mot le P. Brumoy moins juge que partie, m'a toujours paru peu convaincu de l'excellence de ſa cauſe. Il n'a pas laiſſé que de la plaider avec tout le zéle & toute la chaleur poſſible ; & comme s'il ſe fut défié de la bonté de ſes raiſons, il a mis les graces dans ſon parti. Il n'eſt point de cauſe ſi déſeſpérée, qui par leur

crédit enchanteur, ne puiſſe prendre un tour favorable, & je ne doute pas qu'elles ne lui aient gagné bien des ſuffrages.

Comme je ne puis me flatter de pouvoir les partager avec lui, j'en appelle à l'Aréopage, s'il ſubſiſte encore, c'eſt à ce Tribunal que la nuit couvre de ſes ombres & rend inacceſſible aux graces; c'eſt là que ſans craindre la ſéduction des agrémens & de la parure, je pourrai faire entendre la voix ſimple de la vérité. Elle n'étoit point inconnue à l'illuſtre Auteur du Théâtre des Grecs; il la reſpectoit très-ſincérement, & la connoiſſoit à merveilles. Je ne ſaurois trop le répéter: il ne vouloit que ba-

lancer quelque temps la victoire, rapprocher les deux partis, & moyenner entr'eux un accommodement, qui feroit rentrer les Anciens dans les droits inconteſtables qu'ils ont à notre eſtime, ſans dépouiller les modernes de la préférence qu'ils méritent.

Quoiqu'il en ſoit de cette conjecture, qui m'a paru fournir un expédient propre à concilier les deux partis; perſuadé par la voix intime du ſentiment, que Corneille & Racine l'emportent ſur Sophocle & Euripide, j'ai cherché à me rendre raiſon de cette préférence, & à la juſtifier par des preuves ſolides. Ce n'eſt pas dans le Paralelle des Théâtres qu'on peut trouver de quoi

favoriſer cette prétention. *La ſimplicité, la régularité, la vérité la juſteſſe, de la conduite & des paſſions ſont le coin auquel ſont marqués les Tragédies anciennes. On reconnoît la belle antiquité à ce caractère général. Caractère ſimple & noble par ſa ſimplicité même ; dénué d'ornemens empruntés & d'épiſodes, régulier juſqu'au ſcrupule, vrai comme le naturel, & ſi juſte dans le jeu des paſſions, qu'elles vont frapper l'ame du Spectateur à coup-ſûr, & jamais à-faux, comme le font beaucoup de Scènes Françoiſes.* Ainſi parle le P. Brumoy.

Après de ſi belles avances on eſt ſurpris de ne pas trouver une concluſion ; il eſt vrai qu'elle ſe

préſente aſſez d'elle-même, pour que le lecteur l'entrevoie aiſément. Mais elle contrarie trop ce goût de prédilection qui m'entraîne vers Corneille & Racine, pour y adhérer ſi volontiers; & puiſqu'on fait ſemblant de la voiler encore ; qu'il me ſoit permis de faire ſemblant auſſi de ne pas l'appercevoir. Par reſpect pour l'autorité du bon connoiſſeur, dont nous venons d'expoſer le ſentiment, & par eſtime pour les originaux qu'il a voulu caractériſer, nous ne conteſterons point ſur la vérité du portrait; mais nous croyons pouvoir avancer que les traits dont il eſt compoſé, ſe trouvent retracés avec plus de vivacité & de force

dans nos Tragédies que dans celles des Grecs. Nous reconnoîtrons volontiers dans les ouvrages des Anciens, ce caractère de ſimplicité, de vérité, de régularité, de juſteſſe dans le jeu des paſſions, qu'on leur attribue. Nous nous contenterons de remarquer que toutes ces qualités ſe trouvent encore plus parfaitement dans les nôtres.

Chap. I. Simplicité des Tragédies Gréques.

Rien de plus ſimple, dit-on, tous les jours que les Tragédies Gréques; on y ſuit le fil d'une paſſion, ſans que rien la croiſe; aucun épiſode ne partage l'attention & l'intérêt. Rien au contraire de plus chargé & de plus compliqué que les nôtres. Ce n'eſt qu'incident ſur incident,

épiſode ſur épiſode. C'eſt un cahos dans lequel nos idées ſe confondent, un labyrinthe où l'eſprit s'égare & ſe perd. L'attention travaille & ſe fatigue, l'intérêt ſe diviſe & s'affoiblit ; le fil de la paſſion ſe rompt ; le cœur n'eſt ému que par ſecouſſe. Inutilement y rechercheroit-on cette belle ſimplicité, qui mene droit au cœur ſans détour & ſans écart.

Il eſt vrai qu'on n'y trouve point cette ſimplicité qui fait le caractère des Tragédies Gréques; mais il eſt très-vrai auſſi qu'on ſeroit fâché de l'y trouver. On ne rencontreroit ſouvent qu'un vuide affreux. Par exemple dans Ion, Mercure débute par un long

long prologue ; Ion vient enſuite parer le Temple, il bénit ſa vocation, & s'adreſſe aux oiſeaux qu'il appelle par leurs noms, & qu'il chaſſe par ſes cris. Le chœur, c'eſt-à-dire les femmes de la ſuite de Créüſe, vient admirer le Temple & en faire la deſcription. Au troiſieme acte Créüſe formant le deſſein d'empoiſonner Ion qu'elle ne connoiſſoit pas pour ſon fils, fait aſſez au long la généalogie du poiſon qu'elle lui deſtine, & remonte pour cela juſqu'à la guerre des Géants. Au quatrieme acte on trouve un récit d'environ cent vers, très-déplacé, & très-peu naturel. Voilà la ſimplicité Gréque. La Tragédie intitulée les Suppliantes

n'eſt pas moins vuide. Le premier acte renferme trois harangues bien hériſſées de ſentences. Une diſſertation entre Théſée, & un Hérault de Thèbes, ſur les avantages de l'état républicain remplit le ſecond. Le troiſiéme n'eſt qu'un récit du combat & de la victoire de Théſée. Le quatrieme contient les oraiſons funebres des ſept Capitaines morts au ſiége de Thèbes ; & le cinquieme, l'épiſode d'Evadné qui ſeul peut faire une Tragédie. Un tiſſu de plaintes, de harangues, de ſentences forment la Tragédie intitulée les Troyennes : pièce d'ailleurs très-épiſodique, où l'intérêt ſe partage entre Hécube, Andromaque, Caſſandre, Heléne. Tantôt

des funerailles (1) occupoient une partie de la pièce. Des harangues bien étudiées, des disputes en forme (2), de longs

(1) Les funerailles d'Ajax rempliſſent les deux derniers actes d'une pièce dont le premier ne dit preſque rien. Des funerailles encore dans Andromaque, dans Hercule furieux, dans les Troyennes, dans les Suppliantes d'Euripide. Tout cela aidoit à filer cinq actes. La Religion des Grecs rendoit ces cérémonies très-intéreſſantes; aujourd'hui nous ne voudrions point de tous ces enterremens. Quand un Prince eſt mort, tout en eſt dit.

[2] Diſpute continuelle dans Electre. Cette Princeſſe ne ceſſe de haranguer tantôt contre Chryſothemis, tantôt contre Clytemneſtre, Antigone & Iſmene reſſemblent en cela comme en beaucoup d'autres choſes aux deux filles d'Agamemnon, elles ſont toujours en diſpute. Le quatrieme acte de la même Antigone n'offre qu'une diſpute entre Créon & Tireſie; les harangues tiennent encore une bonne place dans l'Œdipe. Nous aurons occaſion ailleurs de parler de celles qui regnent dans Ajax. Il n'eſt pas néceſſaire d'indiquer celles qu'on trouve dans Euripide. C'eſt le goût de ce Poëte déclamateur.

plaidoyers rempliſſoient le vuide des actes. Souvent de longs récits (3) des deſcriptions peu naturelles, des Scènes comiques (4), des répétitions ennuyeuſes & inutiles, des alluſions politiques, des louanges délicates données à Athènes. Quelquefois de longues élégies (5), des délires, des fureurs,

[3] Le quatrieme acte d'Hercule furieux n'eſt qu'un récit des fureurs de ce Prince. Le quatrieme acte des Phœniciennes eſt un récit du combat qui s'eſt donné devant Thèbes. L'envoyé ne manque point de décrire fort au long les deviſes & les armoiries des guerriers. Le troiſieme acte de la même pièce n'eſt qu'un conſeil de guerre où Etéocle ne paroît ni brave ni habile. &c. Le premier acte ne valoit guère mieux. Antigone l'emploie preſque tout à faire la revue de l'Armée.

[4] La Scène du Phrigien dans le quatrieme acte d'Oreſte : celle de Ménélas avec la portiere du Palais dans le premier acte d'Hélène. &c.

[5] Dans Electre dans Philoctète dans les Troyennes. &c.

toujours des fentences. Voilà cette ſimplicité Gréque qu'on préfére à nos épiſodes! Y a-t-il beaucoup de mérite à s'en paſſer, quand on les remplace ſi mal? N'eſt-ce pas une des raiſons pour leſquelles les Tragédies Gréques perdroient beaucoup à être miſes ſur notre Théâtre, & courroient riſque de nous ennuyer beaucoup.

Cependant elles ont amuſé le peuple le plus poli de la Gréce? On le dit, & je n'en diſconviens pas. Mais pour cela il faut avoir recours aux allégories qui reveilloient la curioſité de ces fiers républicains. Leur caractère naturellement raiſonneur & ami de l'application, leur faiſoit trouver du plaiſir dans ces diſputes ſi fré-

quentes, dans ces plaidoyers trop ſymmétriſés. Les plaintes d'Hecube, d'Andromaque, les conſoloient des pertes qu'ils avoient faites devant Troye & leur donnoient le plaiſir délicat de la vengeance. Aujourd'hui que nos mœurs ſont ſi différentes, il ſeroit dangereux que ce qui amuſoit beaucoup le Parterre d'Athènes, n'ennuyât mortellement celui de Paris? Nous avons perdu la clef de ces alluſions politiques, ou bien elles ne nous intéreſſent plus. Nous ignorons une foule d'Anecdotes néceſſaires pour ſentir le fin de certains traits, qui ne font nulle impreſſion ſur nous. Je ſuppoſe toutes ces conjectures bien fondées; je n'examine pas ſi la

Tragédie eſt bien la place de ces allégories qu'on croit y appercevoir ; des diſcours, des diſputes qu'on rencontre à chaque pas. Je demande ſeulement ſi elles ſont plus liées à la ſuite de l'action ? Suivent-elles mieux le fil d'une paſſion ? ſont-elles moins étrangeres & moins épiſodiques que nos épiſodes ?

Chap. 2. Les épiſodes.

Nos épiſodes ſont une eſpece de duplicité d'action, qui partage l'attention, & diviſe l'intérêt. C'eſt bien là le défaut de nos mauvais épiſodes. Mais quand ils ſont maniés avec art, ils ſe trouvent tellement liés à l'action qu'on ne pourroit les en détacher. Qu'on ôte par exemple celui d'Oreſte dans Andromaque (qui

pour le remarquer en paſſant) eſt auſſi dans Euripide (6), avec cette différence que l'Oreſte Grec n'intéreſſe point. C'eſt un dévot pélerin qui vient enlever Hermione, par le même motif qui le fit courir en Tauride pour enlever la ſtatue de Diane; au lieu que dans Racine ſa paſſion pour Hermione unit ſes intérêts à ceux de Pyrrhus & produit enfin le dénouëment de l'intrigue. La paſſion d'Hippolyte pour Aricie empêche-t-elle de ſuivre celle de Phédre? La jalouſie que cette mal-

(6) Le P. Brumoy penſe que l'Oracle qui fait venir Oreſte n'eſt qu'un prétexte qui cache un véritable amour. Il peut ſe faire que cette conjecture ſoit vraie, mais il faut bien de la pénétration pour lire ſi clairement dans le cœur d'Oreſte, il ne lui échappe rien qui puiſſe trahir ſa flamme prétendue.

heureuſe Reine en conçoit ne donne-t-elle pas une nouvelle activité à ſa flamme? Que ſi ces épiſodes produiſent dans la plûpart de nos Tragédies les inconvéniens qu'on leur impute, prenons-nous-en à la foibleſſe de leurs Auteurs, ou plutôt concluons qu'il eſt extrêmement difficile d'en trouver de bons. Conſéquence qui ne peut que rehauſſer la gloire de ces génies adroits, qui ont ſu lesunir ſi étroitement à l'action principale, qu'ils ne font plus qu'un même tout avec elle.

Les Grecs, dit-on, ſe ſont paſſé d'épiſodes? Quel nom donnera-t-on à l'avanture d'Evadné (7) à celle de Mœnecée (8), & de

[7] Dans les Suppliantes.
[8] Dans les Phœniciennes.

Macavie (9)? Les funerailles d'Ajax, d'Aſtyanax &c. ne ſont-ils pas de vrais épiſodes, ne forment-ils pas une véritable duplicité d'intérêt? Ces épiſodes ſont rares, dira-t-on? Mais y a-t-il beaucoup de mérite à s'en paſſer dans des pièces beaucoup plus courtes que les nôtres, ſi l'on ſupprime les chants du chœur, qui pourroient en être ſéparés & qui ne répondent qu'à nos entr'actes? Sur tout comment les ont-ils remplacés? Par des plaidoyers, des deſcriptions, des ſentences.

Et qu'on ne diſe pas que ce défaut ne ſe trouve que dans leurs moindres Tragédies? Il eſt facile de juger ſur le grand nom-

[9] Dans les Héraclides.

bre d'exemples que j'ai cités plus haut, que c'eſt aſſez le ton général de leurs pièces. Les meilleures même n'en ſont pas exemptes. Ne pourroit-on pas à peu de choſes près, ſupprimer les deux premiers actes de l'Iphigenie en Tauride? Ne pourroit-on pas retrancher la deſcription de la flotte des Grecs qui occupe cent cinquante vers du premier acte de l'autre Iphigenie, & à la place deſquels Racine a entamé ſon épiſode d'Achille. Le premier acte de la Phèdre Françoiſe ne renferme-t-il pas les deux premiers d'Euripide, & de plus l'incident bien imaginé de la fauſſe nouvelle de la mort de Théſée? Je n'en ſuis pas ſurpris. Racine a dû ſup-

primer les 90 vers des deux intermédes, 60 du prologue de Vénus, la Scène indécente de l'Officier qui vient prêcher le culte de cette Déeſſe, & d'autres inutilités à l'aide deſquelles les Grecs ſe paſſoient d'épiſodes. Œdipe même, ce chef-d'œuvre du Theâtre, ſe ſoutient-il dans cette ſimplicité qui fait, dit-on, le caractère des Grecs ? Le cinquieme acte tout magnifique qu'il eſt n'eſt il pas purement épiſodique ? On eſt charmé de l'y trouver ; on en goûte avec plaiſir le pathétique & le ſublime. Mais s'il n'y étoit pas, manqueroit-il quelque choſe à l'action ! La curioſité du Spectateur n'eſt pas encore ſatisfaite ; il ignore quel

ſera

ſera le ſort d'Œdipe ? Mais falloit-il un acte pour l'en inſtruire. Ce délai déplacé, n'eſt-il pas un défaut ? D'ailleurs après le cinquiéme acte, en ſait-on davantage ? La premiere Scène m'apprend que ce Prince déplorable s'eſt crevé les yeux. Que peut-on attendre encore ? L'accompliſſement d'un Oracle ſur l'exil d'Œdipe ? Sait-on mieux à la fin de l'acte quel eſt le ſort de ce Roi malheureux ?

Enfin quand même les Grecs auroient quelques Tragédies exemptes de tous les défauts que je viens d'expoſer, des exemples ſi rares prouveroient-ils plus en leur faveur, qu'Eſther, Athalie & quelques pièces Françoiſes ſans

épiſodes, en faveur de notre Théâtre? N'aurai-je pas toujours droit de conclure que le plus ſouvent les Grecs n'ont pas pu, mieux que nous, fournir ſans aucun appui étranger, une carriere encore moins longue que la nôtre? Il leur a fallu quelquefois des épiſodes qu'ils n'ont pas ſu lier, ordinairement des diſputes, des deſcriptions, des allégories, qui ne pouvoient aider la marche de l'action, ni favoriſer le jeu de la paſſion qu'ils vouloient exciter. Pour ſoutenir l'attention & entretenir la curioſité du Spectateur, leur génie ne leur a fourni que des allégories ou des ſentences. Nos Poëtes ont employé des épiſodes qui produiſoient le

même effet, & qui quelquefois favoriſoient le jeu des paſſions. Ils ont donc mieux connu que les Grecs, cette ſimplicité qui convient à la Tragédie.

Rien de plus facile, s'écrie le Partiſan de la ſimplicité Gréque, que de remplir une Tragédie à l'aide de ces actions ſubalternes, & de filer cinq actes ſans vuide. Il faut bien du génie pour ſoutenir une paſſion ſans appui étranger, pour ne la nourrir que de ſon propre ſuc? Mais en faut-il moins pour la ſoutenir par une paſſion qui la contrarie & la combat? Eſt-il plus facile de réunir pluſieurs intérêts oppoſés, en ſorte qu'ils aboutiſſent tous au même terme? Les Anciens nourriſſoient

une paſſion de ſon propre ſuc? Auſſi avons nous-vu combien elles étoient décharnées & languiſſantes. N'avons-nous pas montré que cette ſimplicité dont on leur fait tant d'honneur, eſt ſouvent une véritable indigence? On s'eſt retranché ſur les allégories, & nous avons prouvé qu'elles ſont une nourriture auſſi peu ſolide que nos plus froids épiſodes.

Encore un mot ſur cette importante matiere. On fait grace aux Grecs de bien des défauts ſenſibles, parce qu'ils ont leur racine dans les mœurs de ces temps reculés. Le ton de verbiage, le goût des ſentences, des controverſes prennent leur origine dans

e caractère des Grecs & ne devoient pas révolter le Parterre Athénien. A ce titre nos épisodes doivent trouver grace auprès des Censeurs les plus sévères. Le caractère de légéreté qu'on nous attribue, les justifie & les rend peut-être indispensables.

Chap. 3 Défauts de nos épisodes.

Au reste qu'on ne s'imagine pas que je veuille en faire l'apologie. Ils sont sans doute un défaut contre la simplicité, qui seroit, je pense, une des plus grandes perfections de tout ouvrage dramatique. Je me suis proposé seulement de faire remarquer que les Grecs en sont encore plus éloignés que nous, & que cette espéce de pauvreté que quelques-uns y admettent, n'est point

la ſimplicité qui convient à la Tragédie. Je ſens combien une machine ſimple eſt plus parfaite que celle dont l'action dépend de l'harmonie difficile de pluſieurs reſſorts compliqués. Celle-ci ſe meut plus difficilement, on n'a point le plaiſir d'en découvrir le jeu. Mais la machine Théâtrale des Grecs, ſi je puis m'exprimer ainſi, ne préſente à mon eſprit qu'un aſſemblage de reſſorts, ſans liaiſon, ſans enchaînement, ſans dépendance. Les allegories, les ſentences, les diſputes pouvoient amuſer l'eſprit; mais elles n'agiſſoient point ſur le cœur & ne tendoient point de concert à produire le même mouvement; ce que nos bons épiſodes font quelquefois.

Ils le feroient encore beaucoup mieux, s'ils n'étoient pas montés ſur ce ton de langueur qui nous affadit. L'amour eſt devenu le mobile unique de notre Théâtre. Rien de plus mal entendu. Ce reſſort déjà ſi uſé, eſt en lui-même très foible. La Tragédie doit déchirer le cœur, bouleverſer l'ame; & cette paſſion n'y produit qu'un chatouillement, une langueur qui l'énerve & l'engourdit: paſſion baſſe qui s'immole pour premieres victimes, & qui conſume dans ſes flammes impures la gloire & la vertu. Je ſais qu'elle peut entrer dans l'ame d'un Héros. Mais dès qu'elle y domine, elle la retrecit, elle y étouffe cet amour ardent de la gloire, qui eſt

le principe & l'ame de l'héroïſme. Il n'en eſt pas de cette paſſion comme de tant d'autres, qui prennent une teinture d'héroïſme en paſſant dans le cœur d'un Héros ; elle avilit tout, elle relâche tous les reſſorts de l'ame. A peine un cœur s'eſt-il ennyvré du breuvage enchanté ; à peine l'impérieuſe Circé l'a frappé de ſa baguette, que la plus humiliante métamorphoſe le rend méconnoiſſable. La gloire ſe tait, ſes inclinations ont changé ; il n'eſt plus queſtion pour lui de combats, de travaux, de dangers ; le plus bel exploit à ſes yeux, ſeroit de vaincre la cruelle qui le tyranniſe ; ſon ambition eſt de mourir à ſes pieds. Tout ce

beau feu dont il brûloit pour la gloire, s'exhale en ſoupirs langoureux. Eſt-ce dans cette ſituation humiliante qu'il faut peindre un Héros? Melpomène doit-elle me montrer Hercule filant aux pieds d'Omphale? Doit-elle choiſir l'inſtant où le grand homme ceſſe de l'être, & rentre dans la multitude?

Quelque grande que ſoit la force du préjugé que j'oſe attaquer, je ne craindrai point de dire que de toutes les paſſions du cœur humain, il n'en eſt point de ſi peu tragique que l'amour. Ce n'eſt pas qu'elle ne produiſe des effets très-violens dans ceux qu'elle poſſéde; mais ils ne paſſent pas dans l'ame du Spec-

tateur avec la même force. Tous les mouvemens violens n'en produiſent pas dans moi de ſemblables. Je puis voir avec beaucoup de ſens froid les tranſports d'un furieux, les agitations d'un inſenſé. Je regarde un amant qui ſe déſole de la cruauté d'une inhumaine qu'il ne peut fléchir, comme un enfant qui pleure pour ſa poupée. Ce n'eſt point ici un langage qu'une bienſéance d'état ait dicté; c'eſt l'expreſſion des ſentimens que j'ai ſouvent éprouvés dans la lecture de nos Poëtes, & que je crois fondés dans la nature. (*) La ſituation d'un Hé-

(*) Cette idée qui pourroit paroître bizarre eſt de Ciceron même. Il la rend plus ſenſible par un exemple tiré de la Léucadienne, Comédie que Turpiſius avoit traduite du Grec

ros en danger de perdre ſon amante ne me paroît pas fort touchante par elle-même. La perte dont il eſt menacé, n'eſt ni bien importante, ni irréparable. Du moins il n'eſt pas douteux que ſi je le voyois en danger de perdre le Thrône ou la vie, ſon ſort ne m'intéreſsât beaucoup plus. Il y viendra, dira-t-on, & la paſſion le conduira bientôt ſur le bord du précipice? Alors il excitera la pitié? Oui, mais ce n'eſt sûrément pas celle que

d'Alexis. Il ſe moque très-finement des plaintes qu'un amant fait aux Dieux. *At id erat Diis curandum, quemadmodum hic frueretur voluptate amatoriâ* ! Il a beau ſe dire malheureux. on peut lui répondre: *ſanus ne es, qui temerè lamentare? Sic inſanus videtur etiam ſuis. Mundum totum ſe ad amorem ſuum ſublevandum converſurum putat.* Cic. 4. Tuſcul.

la Tragédie doit inſpirer. Si je vois balancer un Prince entre l'amour & la gloire, entre un pere & une amante, je ſuis bien éloigné de balancer avec lui. Son danger me touche d'autant moins qu'il me paroît volontaire. Qu'il renonce à une paſſion funeſte & inſenſée, & dès lors le danger ceſſe, le calme eſt rétabli. S'il aime mieux braver les périls, je le regarde comme un inſenſé qui ſe fait des monſtres imaginaires, comme un Don Quichotte qui combat des moulins à vent pour ſa Dulcinée. S'il ſuccombe j'en ai pitié comme d'un phrénétique qui ſe jette tête baiſſée dans un abîme dont il ne tenoit qu'à lui de s'éloigner. Mais encore une

fois

fois eſt-ce là cette pitié charmante que doit produire la Tragédie ?

Voilà cependant l'impreſſion que devroit faire une pareille ſituation dans la réalité. Si elle n'en fait pas une auſſi ridicule dans la repréſentation, on en eſt redevable à l'art du Poëte, ou plutôt aux diſpoſitions d'un grand nombre de Spectateurs, qui retrouvant dans les égaremens du Héros qu'on met ſur la Scène, l'image de leur propre folie, ſe mettent plus aiſément à ſa place; s'intéreſſent plus vivement à des combats, dont ils ont ſenti eux-même la violence. Mais tous les hommes ne ſont pas dans le même cas. Tous n'ont pas ſenti les foibleſſes de l'amour. Pourquoi

nos dramatiques, qui devroient travailler pour tous les siécles, pour tous les peuples, pour tous les caractères, consacrent-ils leurs pinceaux à des tableaux qui font baisser les yeux à la timide innocence? Pourquoi peindre toujours une passion dont plusieurs tâchent d'éviter les atteintes, & que quelques-uns n'auroient jamais connue, si l'on n'avoit affecté de la leur mettre sans cesse sous les yeux? Pourquoi fomenter dans les uns un feu qu'ils auroient besoin d'éteindre? Pourquoi l'allumer dans d'autres qui ne le connoissent pas? Pourquoi placer ces images séduisantes du vice, dans l'école de la vertu? Pourquoi semblables

à ces peintres libertins dont les tableaux lascifs allarment la pudeur, nos Poëtes renoncent-ils à l'admiration & aux éloges flatteurs de l'innocence? N'est-ce pas fermer notre Théâtre à des peuples moins efféminés, à la portion la plus sage, je ne dis pas la plus philosophe de la nation, que d'y faire toujours régner l'amour? N'est-ce point ce qui nous a attiré des reproches sans doute trop justes de la part des étrangers; *d'admirer chez nous des Tragédies par de petites douceurs, qui ne font pas une impression assez forte sur les esprits?* (10)

Le reproche qu'on nous fait d'ê-

Chap. 4. La régularité.

[10]. Saint Evremont sur la Tragédie.

tre peu ſcrupuleux ſur les régles du Théâtre, ne paroît pas être moins fondé. Mais eſt-il ſans replique? Eſt-il bien vrai que les Grecs ont ſur nous le mérite de la régularité? Si nous voulions entrer dans le détail de leurs fautes (11), nous pourrions peut-être réduire

[11] Il eſt étonnant qu'on accorde aux Grecs le mérite de la régularité. Il n'eſt peut-être aucune de leurs Tragédies, où l'on ne puiſſe trouver des fautes auſſi palpables que celles qu'on nous reproche Trouve-t-on que l'unité de temps ſoit bien gardée dans Œdipe à Colone? Tout ce que l'Envoyé vient raconter au cinquiéme acte a-t-il pu ſe faire depuis le départ d'Œdipe? Le même défaut ne ſe rencontre-t-il pas dans Iphigenie en Tauride, dans Héléne, dans Ion, dans les Bacchantes, dans Rhéſus & dans les Trachiniennes? &c. Sont-ils ſcrupuleux pour l'unité d'action? Avons-nous de Tragédies, où la duplicité ſoit mieux marquée, que dans Hécube, dans Hercule furieux, dans Andromaque & dans les Suppliantes? Peut-on excuſer ces prologues, ces dénouëmens en machine? &c. &c.

leur avantage à fort peu de choſes. Cependant ne leur conteſtons pas un triomphe ſi frivole.

Il ſemble que ceux qui nous font des crimes de quelques fautes contre les règles du Théâtre, n'ont pas de ces régles une idée bien juſte. Les regardent-ils comme des loix inviolables, émanées d'une autorité légitime & abſolue? Aſſurément ce n'en eſt pas le caractère. Ce ſont des obſervations judicieuſes ſur les moyens de plaire & de toucher. Toucher & plaire eſt donc la premiere régle de la Tragédie, ou plutôt c'eſt le centre où doivent tendre toutes les régles. Si nos Tragiques ſont arrivés à ce terme, méritent-ils quelque reproche? Mais

ils n'ont pas pris le chemin marqué par Ariſtote? Il vaudroit autant faire le procès à un Médecin de ce qu'il nous a guéri en s'écartant des préceptes d'Hippocrate.

Qu'a prétendu Ariſtote dans ſa poëtique? Il a voulu apprendre aux Poétes la route qui conduit au cœur. Pour y réuſſir il a ſuivi les traces de Sophocle, d'Euripide &c. Eclairé du flambeau de ſa raiſon, & inſtruit par les faux pas, les chutes, les écarts de ces grands hommes, il a marqué la route la plus sûre & la plus facile. Mais a t-il pu, a-t-il voulu même obliger les Tragiques de tous les ſiécles à ne s'en écarter jamais? A-t-il pu les empê-

cher de s'en frayer un autre à leurs risques? Et ne dit-il pas formellement lui-même, que si le *Poëte avance des choses impossibles selon les régles de son art, il commet une faute sans contredit. Mais elle cesse d'être faute, lorsque par ce moyen il arrive à la fin qu'il s'est proposée? Car il a trouvé ce qu'il cherchoit.* Si nos illustres modernes se fussent égarés, pour avoir quitté les routes battues, nous aurions droit de les condamner. Si une foule de Poëtes médiocres animés de la même audace, sans être soutenus par la même force de génie, se sont perdus dans ces routes nouvelles, condamnons-les de même. Mais si par là des Corneilles

& des Racines ſont parvenus au véritable but de la Tragédie, admirons ces génies qui ont ſu s'élever d'eux-mêmes ſans ſecours, ſans guide & ſans appui.

La raiſon prouve qu'en ne ſuivant pas les régles on ne peut pas produire les impreſſions propres de la Tragédie? Mais la raiſon eſt-elle Juge compétant en ces matieres! La raiſon ne diſoit-elle pas à l'Abbé d'Aubignac, que la Théodore de Corneille étoit le chef-d'œuvre de ce grand homme, parce qu'elle eſt le plus régulier de ſes poëmes? Jugement bien digne de l'Auteur de Zénobie, & qui n'alloit à rien moins qu'à l'élever lui-même au deſſus des plus grands Maîtres! A juger

ſelon les loix du Théâtre, Zénobie & Erixene (12) étoient des Tragédies admirables. Le public n'en jugea pas ainſi, & il jugea bien. D'Aubignac avoit manqué à une régle qui diſpenſe de toutes les autres, & à laquelle toutes les autres ne conduiſent pas toujours. Il avoit manqué de toucher & de plaire. La voix du ſentiment le condamnoit; & en fait de Tragédies l'on a toujours

[12] Deux Tragédies de l'Abbé d'Aubignac. Tout le monde ſait que la premiere malgré ſa régularité, n'eut d'autre ſuccès que d'ennuyer dans les formes. Nous pardonnons à un Médecin de nous tuer ſelon les régles. Nous traitons bien plus ſevérement les Poëtes.

Erixene ne fut pas plus heureuſe que ſon aînée, quoique l'œconomie & l'ordonnance eût coûté trois ans à l'Abbé d'Aubignac. Ce fait eſt rapporté dans le 9. vol. du Théâtre François.

tort de vouloir appeller de ſes arrêts. Envain citoit-il en ſa faveur tout le code dramatique ; tout innocent qu'il croyoit être, il fut condamné par un Tribunal qui pardonne tout, excepté l'ennui.

Corneille auroit eu à-peu-près le même ſort, & jamais il n'auroit été notre Sophocle, s'il n'eût rien fait de mieux que Théodore. Jamais au contraire, il ne parut plus digne de lutter contre tout ce que l'antiquité a de plus grand, que lorſqu'il fut moins régulier.

Qu'un critique jaloux ſe déchaîne contre un chef-d'œuvre de notre Théâtre, qu'il s'efforce de prouver qu'une Tragédie,

que tout Paris s'obſtine à admirer, ne mérite que le mépris & les ſifflets du Parterre ; je le laiſſe ſe conſumer en efforts inutiles, & étaler à pure perte beaucoup d'érudition & de mauvais goût ; & loin d'eſtimer moins l'Auteur qui eſt l'objet de ſa cenſure, j'en admire encore plus l'art prodigieux d'un enchanteur, qui captive ma raiſon, qui la maîtriſe au point de l'empêcher d'appercevoir les défauts les plus ſenſibles ; qui ſe rend maître de mon cœur, & ſemble ſe faire un jeu d'y exciter tous les mouvemens qu'il lui plaît. N'eſt ce pas bien le cas où une agréable erreur doit être préférée à une exactitude trop ſévère ? Corneille

qui avoit atteint ſon but ſe conſoloit des critiques de ſes rivaux par les larmes du Parterre. Et en effet la Tragédie eſt bien plus faite pour le ſpectacle que pour la lecture. Les nôtres perdent toujours un peu à être lues, elles ne tiennent pas contre un examen réfléchi, & pour peu qu'on veuille en étudier la marche, pour peu qu'on les regarde de près, on y découvre des taches. C'eſt-à-dire que quand on les tire de leur vrai point de vue, elles perdent un peu de leur beauté. Mais elles n'ont qu'à reparoître ſur la Scène pour emporter tous les ſuffrages. Et voilà, n'en déplaiſe aux Zélateurs des régles, le but princi-

pal

pal & la véritable gloire d'une Tragédie.

Quand les libertés que nos Tragiques ont priſes, ont produit d'auſſi bons effets que dans le Cid &c.; quand une eſpéce de néceſſité oblige de les prendre, & que le ſuccès les juſtifie, ne deviennent-elles pas légitimes au jugement même d'Ariſtote? Corneille auroit-il dû ſacrifier à une ſcrupuleuſe régularité tant de ſituations admirables, tant de Scènes touchantes qui font aujourd'hui la gloire de notre Théâtre? Si quelqu'un le penſoit ainſi, il mériteroit de ne voir jamais que des Alindes (13) & des Erixenes.

[13] Tragédie de la Ménardiere, dont nous

Tout ce qu'on peut conclure de tout ceci, entre les Tragiques Grecs & les François: c'eſt que les premiers ſont plus meſurés, plus compaſſés dans leur marche; le vol des ſeconds eſt plus ſublime, plus rapide.

Chap. 5 Le naturel qui caractériſe les Tragédies Gréques.

Mais du moins on ne peut pas nier, que les Grecs ne fuſſent plus naturels que nous? On trouve dans leurs Tragédies un caractère de naïveté, dont les nôtres n'approchent pas. Il faudroit d'abord concilier ce goût de la belle nature, avec ces deſcriptions pompeuſes, ce ton de déclamateur qui regnent dans la plû-

avons une poétique. Il éprouva comme l'Abbé d'Aubignac, que les régles ne ſont pas un chemin infaillible pour arriver au but de la Tragédie.

part de leurs Tragédies. Voici par exemple quelques traits où nous ne reconnoiſſons pas ce naturel qu'on leur attribue. Un eſclave de Créüſe vient annoncer à la Reine (14), que ſon projet a échoué, & qu'Ion furieux ménace ſes jours. Il a couru de toutes ſes forces, pour venir l'avertir du danger. Et il faut bien que cela ſoit : encore malgré ſa diligence, on a bien de la peine à concevoir comment il a eu le temps de voir tant de choſes. Quelque preſſé qu'il dût être naturellement d'inſtruire Créüſe, il ne laiſſe pas que de ſe délaſſer un peu trop long temps ſur le Théâtre, & de s'amuſer à de-

(14) Au quatrieme acte d'Ion.

peindre le repas où l'on vouloit empoiſonner Ion ; il raconte la maniere dont celui-ci a évité le piége ; il en vient même juſqu'à faire la deſcription des tapiſſeries de la ſalle du feſtin.

L'Envoyé qui vient annoncer à Pelée la mort de Pyrrhus dépeint à ce Vieillard infortuné la réſiſtance de ſon petit fils. Mais le moyen de ſe défendre? On lui jette toutes les uſtenſiles de cuiſine. Il a beau faire tous les tours d'eſcrime, tous les mouvemens qu'il a appris à l'école ; (qu'on me pardonne ces termes; Euripide met bien dans ſa Tragédie tous les termes de l'art) (15). A la fin il ſuccombe. Voilà

(15) Δεινὰς δ' ἂν εἶδες πυρρίχεις φερομένα

ce que l'Envoyé raconte fort au long. Etoit-il naturel que Pelée soutînt un récit si prolixe & si déplacé ? Trouvera-t-on plus de naturel dans l'entrevue de Jocaste & de ses fils ? Les argumens sophistiqués qu'elle leur fait, pour leur prouver méthodiquement qu'il est de leur intérêt & de leur honneur de renoncer à leurs haines mutuelles, sont-ils dictés par la nature ? Electre, Pylade & Oreste (16), ne sont-ils pas des déclamateurs pointilleux & insupportables ? Aime-t-on à entendre Oreste comparer son fidéle Gouverneur à un bon cheval,

βελίεμνα παιδός. Vers 90 du cinquième Acte d'Andromaque.

(16) Dans Oreste.

qui quoique vieux ne manque pas de courage dans les combats ? Tous ces traits qui fourmillent dans les Grecs, ne font-ils pas les plus mortelles bleſſures à ce naturel qu'on leur attribue ?

Les harangues qu'ils mettoient ſi ſouvent dans la bouche de leurs perſonnages ſont-elles plus dans la nature ? En voici une par exemple d'un goût ſingulier. Jaſon pour juſtifier ſon ingratitude, & conſoler Médée de ſon abandon, commence à faire ſonner bien haut l'honneur qu'il lui a fait de la tirer d'une terre barbare, pour la conduire dans la Gréce, où l'on a ſu eſtimer ſon eſprit. Voilà l'exorde du touchant diſcours qu'il diviſe en

trois points (17). Dans le premier il lui prouvera qu'il eſt très-ſage de l'abandonner; dans le ſecond qu'il eſt très-chaſte d'en épouſer une autre; & dans le troiſiéme enfin, que c'eſt par amitié pour elle qu'il la répudie. Ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt que le chœur applaudit à tout cela, & que Médée elle-même eſt forcée de ſe plaindre du trop d'éloquence de ſon infidele époux. Il paroît qu'elle avoit peu profité de ſon ſéjour dans la Gréce, & qu'elle

(17) Μείζω γε μὴν τοί τῆς ἐμῆς σοτηρίας
Ἔιχηφας, ἢ δ' ἐδωκας, ὡς ἐγὼ φρασω.
Πρῶτον μὲν ἐλλάδ' ἀντὶ βαρβαρᾶ χθονὸς
Γαῖαν κατοικεῖς . . . . .
Πάντες δὲ σ' ἤθοντὸ ἔσαν ἐλλίζωες σοφήν..
Ἐν τῷ δε δείξω πρῶτα μὲν σοφὸς γεῖς ὡς
Ἔπειτα σοφρων, εἶτα σοὶ μεγας φίλος.
Au troiſiéme acte de Médée, vers 89. &c.

avoit encore le goût bien barbare.

J'avoue que ces conteſtations ſi fréquentes chez les Grecs, (puiſque de l'aveu même du P. Brumoy, il n'y a preſque aucune Tragédie ancienne où l'on n'en trouve) ne ſont pas toutes de la même force. Mais on y ſent preſque toujours un air de contrainte & d'étude à peine ſupportable dans les déclamations des ſophiſtes, & très-peu naturel dans des diſputes entre des Princes. Sophocle même quoique militaire de profeſſion n'en eſt guères moins infecté que le Philoſophe Euripide. Tous ſes perſonnages (18) aiment la diſpute; ſes Prin-

(18) J'en ai donné des exemples dans la

ceſſes même Electre & Chryſothemis, Iſmene & Antigone ſe piquent d'éloquence. Preuve évidente que c'étoit bien là le goût de la nation, & non le défaut de quelques particuliers.

Chap. 6. Le naturel des Grecs eſt plus comique que Tragique.

A ce défaut près, il eſt vrai de dire qu'il regne dans les Tragédies Gréques, une certaine naïveté qu'on ne trouve point dans les nôtres. Mais eſt-ce le vrai naturel de la Tragédie? Euripide a peint d'une façon très-naïve (19) le fils d'Agamemnon couché dans un veſtibule; les inquiétudes, les délires d'un malade qui ſouffre plus de l'eſprit que du corps; les ſoins tendres

ſeconde note ſur la ſeconde partie.

[19] Dans le premier acte d'Oreſte

& empreſſés de ſa ſœur Electre. Mais ce Spectacle ſeroit-il ſupportable aujourd'hui? Verrions-nous avec plaiſir ou même avec patience, Philoctéte ſe traîner ſur le Théâtre (20), s'agiter comme un épileptique? Entendrions-nous volontiers Jocaſte demander à Polynice (21) ce qu'il a pu manger dans ſon exil? Ou la jalouſe Hermione menacer Andromaque ſa rivale de la réduire à balayer ſa maiſon? Seroit-ce un ſpectacle Tragique pour nous, de voir un chœur de filles Gréques ſe pendre aux habits de Theoclymene (22) pour l'empêcher de pourſuivre Hélene? Combien de

[20] Au troiſiéme acte de Philoctéte.
[21] Au ſecond acte des Phœniciennes.
[22] Au cinquiéme acte d'Hélene.

Spectateurs choqués de ce naturel trop bourgeois lanceroient du Parterre quelques traits piquants, quelques saillies du goût François capables de faire échouer la pièce, eût-elle d'ailleurs les plus grandes beautés ? Les injures de Pélée & de Ménélas qui se menacent de faire le coup de poing [23], les reproches de Teucer & d'Agamemnon sur les taches secrettes de leur [24] naissance nous revolteroient avec raison. Nous trouverions qu'il est bien indiscret à Agamemnon de dire à Teucer qu'il ne suffit pas d'avoir de larges épaules pour se faire craindre, qu'il ne faut qu'une

[23] Dans Andromaque.
[24] Dans Ajax furieux.

baguette pour conduire un bœuf; qu'il auroit dû charger quelqu'un de plaider pour lui, & ne pas l'importuner de ſon patois ruſtique. Aimerions-nous à retrouver dans nos Tragédies ces naïvetés groſſiéres? Y tolererions-nous les Scènes comiques que nous avons remarquées ailleurs? Permettrions-nous à nos Poëtes de faire parler long-temps des valets auſſi ridicules que nos valets de Comédies? Melpomène & Thalie ne le prennent point ſur le même ton. Autre eſt le naturel de la Tragédie, autre celui de la Comédie & de tout autre Poëme moins noble. La majeſté du Cothurne exige plus de grandeur. Nous aimons qu'on nous peigne

la

la nature ; mais nous ne la voulons point si négligée, nous voulons que tout respire sur le Théâtre Tragique, cet air de majesté & de grandeur qui convient à une action dont les principaux personnages sont des Héros ou des Rois. Voilà j'ose le dire le vrai naturel de la Tragédie. Caractère que les Grees ont manqué totalement (25), & que nos

[25] M. de saint Evremond dit à ce sujet; que la grandeur, la dignité sur tout étoient des choses peu connues des Grecs. C'étoient de beaux esprits resserrés dans le ménage d'une petite République, à qui la liberté nécessiteuse tenoit lieu de toutes choses : que s'ils étoient obligés de représenter un grand Roi, ils entroient mal dans une grandeur inconnue, pour ne voir que des objets bas & grossiers, où leurs sens étoient comme assujettis .... Cette grossiéreté étoit le caractère de leur siécle & même des Anciens Héros qu'ils représentoient. Sophocle en particulier étoit

Poëtes ont attrapé à merveille. Qui ſut mieux que Corneille peindre toute la grandeur Romaine? Les Héros de Racine ont plus de douceur dans les traits ; mais c'eſt une douceur majeſtueuſe pleine de dignité & qui n'a rien de bas ni de rampant. Les premiers Tragiques reſſemblent aſſez à certains Peintres qui travaillerent ſur la nature, ſans aucun modéle qui pût les guider. Avec beaucoup de talent pour imiter, ils en copierent trop fidellement tous les traits : ils pouſſerent l'imitation trop loin. Ils manquerent de ce juſte diſcernement qui ſait choiſir dans

plus qu'un bel eſprit, un homme qui avoit commandé des Armées, devoit avoir toute l'urbanité de ſon ſiécle.

la nature les objets qui peuvent plaire, & tirer adroitement le rideau sur ceux qui seroient dégoûtans.

Chap. 7. Les Grecs traçoient-ils leurs caractères avec plus de vérité que les François.

On ne sauroit du moins leur contester le mérite de tracer leurs caractères avec plus de vérité que nous? Tous nos Héros se naturalisent sur notre Scène & prennent un air François. On fit autrefois ce reproche à Racine (26), & on en reconnoît aujourd'hui l'injustice. Depuis qu'on a fait attention que les passions parlent dans tous les pays à-peu-

(26) On l'avoit fait à Sophocle & à Euripide, le premier répondoit qu'il faisoit ses Héros tels qu'ils doivent être: le second qu'il les faisoit tels qu'ils étoient. Aristote Chap. 26. Corneille & Racine ne pourroient-ils pas dire à-peu-près la même chose?

près le même langage, on n'a plus été surpris d'entendre des Grecs, des Persans, des Romains parler sur nos Théâtres comme nous. On a été charmé de voir ces Héros étrangers habillés à la Françoise; ce léger déguisement n'a pas empêché de démêler encore les traits de leur caractère national. Achille & Hippolyte plus défigurés que les autres, ont essuyé des critiques bien respectables, & sans doute très-justes à bien des égards. Sans vouloir justifier Racine, ne pourroit-on pas dire à sa décharge qu'il ne lui étoit guères possible d'en user autrement, & que c'est à cette faute heureuse que nous devons deux des plus belles

pièces de notre Théâtre? On sait avec quel succès ces deux Princes Grecs y ont paru. Peut-être auroient-ils été bien mal accueillis, s'ils s'étoient moins déguisés. Leur caractère naturel leur en interdisoit l'accès. Pourroit-on trop faire pour le leur applanir?

Si Racine nous eût représenté Achille muet devant Iphigenie, & consentant froidement au sacrifice de la Princesse, ce Héros Grec nous auroit paru bien ridicule. Il a su lui donner un air François, sans le rendre méconnoissable; il le peint violent & intrépide jusqu'à braver en face Agamemnon, & défier toute l'Armée Gréque. Peut-on le méconnoître à ces traits? Mais il

aime Iphigenie, & il l'aime en Héros, en Achille. On ne l'entendra point ſoupirer à ſes pieds, de langoureuſes fadeurs. Ce caractère ne lui convenoit pas. Sa paſſion n'étouffera point cette ardeur impétueuſe & colere que tout le monde lui connoît; elle contribuera au contraire à la rendre plus vive. Son caractère eſt toujours le même; ſes motifs ſeuls ſont différens. Ce n'eſt point parce qu'il ſe croit outragé par les Atrides, qu'il s'oppoſe à leur deſſein; c'eſt parce qu'il aime Iphigenie, qu'il veut la ſouſtraire à leur aveugle fureur. Et dût l'Armée en courroux lui demander les jours de la Princeſſe, il eſt prêt à la défendre ſeul contre

tous, & à verſer s'il le faut ſon ſang pour elle. Ce petit trait de galanterie n'eſt point indigne d'un Achille & ne gâte rien à ſon caractère. Je ſuis bien moins ſurpris de le trouver ſi ſenſible, que de voir ce Héros que rien ne peut fléchir, déſarmé par les raiſonnemens d'Iphigenie, & aſſez maître de ſon reſſentiment pour aſſiſter lui-même au triomphe de ſes ennemis, & voir tranquillement immoler une infortunée qu'il avoit juré de ſauver au prix de ſes jours. Cette indifférence de l'Achille Grec me paroît bien plus inconcevable, que la flamme de l'Achille François.

Si le même Poëte empruntant le pinceau d'Euripide, nous eût

fait voir le farouche Hippolyte maudiſſant Vénus & invectivant amérement contre les femmes, ce perſonnage eût-il été de notre goût ? Hippolyte peint d'après nature a trop de rudeſſe dans les traits. Racine a ſu les adoucir, ſans les défigurer, ſans les efféminer. C'eſt toujours l'auſtère Hippolyte. Son amour a toujours quelque choſe de dur & de timide. Il n'oſe, ni ne ſait faire l'aveu de la plaie qu'il a reçue. Mais eſt-il vraiſemblable qu'il ſoit devenu amoureux ? Cela eſt merveilleux, je l'avoue ; mais c'eſt une eſpece de merveille qui ne nous révolte point, & à laquelle le caractère de notre nation ſe prête ſans peine.

Chap. 8
La pathétique.

Hâtons-nous d'en venir au point décisif qui concerne le jeu des passions. Si les Poëtes Grecs restent en possession de l'avantage que quelques-uns leur attribuent, d'entendre mieux que nous cette importante partie, nous n'avons rien qui puisse balancer la victoire. Au contraire si nous venons à bout de revendiquer cette gloire justement due à nos Tragiques, on ne pourra leur contester une victoire bien glorieuse sur des rivaux aussi estimables que Sophocle & Euripide.

S'il ne s'agissoit que de s'extasier sur les endroits touchans, dont nos Poëtes sont remplis, rien ne seroit plus facile. Mais le Partisan du Pathétique Grec

ſe croiroit autoriſé à étaler à ſon tour toutes ſes richeſſes, & il en trouveroit de très-eſtimables. Il reſteroit à faire une déduction exacte, un calcul ſcrupuleux qui cependant ne décideroit rien.

Voici je penſe la voie la plus facile & la plus sûre pour terminer cette importante diſcuſſion. Euripide, au jugement d'Ariſtote, eſt le plus Tragique des Poëtes. L'antiquité peut donc ſans crainte lui confier ſes intérêts, & le charger de ſa défenſe. Si Sophocle fut plus régulier, Euripide en revanche fut plus touchant. Il connoiſſoit les régles; mais quand elles le gênoient dans le jeu des paſſions qu'il manioit en maître, il ne ſe fit pas un

ſcrupule de les enfreindre. Il crut devoir ſacrifier cette agréable ſymmétrie qui plaît à l'eſprit, à ces beautés de ſentiment qui raviſſent & enlévent les cœurs. Et ce qu'il y a de remarquable : c'eſt que le peuple d'Athènes accoûtumé par Sophocle à des ſpectacles plus réguliers, fut cependant beaucoup moins difficile & moins ſévère que nos critiques. Il lui fit grace des défauts les plus ſenſibles & les plus multipliés, en conſidération du pathétique qu'il entendoit ſi bien. Nous avons notre Euripide à oppoſer à l'ancien, & c'eſt entre ces deux Poëtes que va déſormais rouler toute la comparaiſon.

Au reſte je me garderai bien d'imiter le mauvais exemple de ceux qui affectent de déprimer Euripide. Les louanges que lui donne ſon rival & plus encore les beaux endroits qu'il a imités de lui, font trop bien ſon éloge. Je ne le préférerai pas non plus à Racine, préciſément parce que celui-ci l'a imité. J'avoue que le Grec a formé le François; mais le diſciple a ſurpaſſé le maître. C'eſt Virgile qui travaille d'après Homere & qui le perfectionne. Euripide s'élève ſouvent au Tragique le plus ſublime, mais il retombe bientôt. Racine ne s'élève pas moins, mais il ſe ſoutient mieux; & lors même qu'il ſemble ne s'élever qu'à l'aide d'Euripide,

ripide, la force avec laquelle il se soutient, lorsque son appui lui manque, prouve qu'il pouvoit s'élever jusques-là sans ce secours.

Le grand art d'un Poëte qui veut m'arracher des larmes est de me faire aimer ceux sur lesquels il veut que je les répande. Euripide a peu connu cette finesse. Il a peint plus dans le vrai, mais sa fidélité lui a coûté cher; il seroit sans doute plus touchant, s'il avoit un peu embelli le caractère de ses Héros. Nous nous intéresserions bien plus à leurs malheurs, s'il les avoit rendu plus aimables. Qu'importe après tout à un Spectateur, qui ne veut qu'être attendri, que l'Achille Grec soit mieux le véritable Achille, si le François, sans cesser d'être res-

ſemblant, lui plaît davantage? J'admire l'adreſſe du peintre habile qui a ſu flatter un peu ſon portrait, ſans le rendre méconnoiſſable. Et ne s'intéreſſe-t-on pas davantage à l'embarras de l'amant d'Iphigenie, qu'au courroux aveugle du bouillant fils de Thétis, qui ne veut ſauver la Princeſſe que pour ſe venger? Je paſſe ſous ſilence beaucoup d'autres défauts dans le même caractère, qui contribuent tout au moins à le rendre moins intéreſſant; & j'examine celui d'Iphigenie. C'eſt ſur elle qu'il faut raſſembler tout l'intérêt, & réunir toute la compaſſion. Le Poëte ne pouvoit donc la faire paroître trop aimable, & c'eſt à quoi le

François me ſemble avoir beaucoup mieux réuſſi que le Grec. Chez celui-ci elle craint la mort avec toute la foibleſſe de ſon ſexe & de ſon âge ; elle regrette trop la vie & ſe plaint de la cruauté de ſon pere. Ce premier caractère peut être naturel, mais il n'eſt pas aſſez noble. Par bonheur elle en change bientôt. Mais celui qu'elle prend n'eſt guères plus touchant que celui qu'elle a quitté. Devenue Philoſophe elle vient à bout par ſes raiſonnemens de faire conſentir Achille à ſon ſacrifice, & elle le convertit ſi bien qu'il en ſera le témoin & preſque le complice. Le triomphe de ſon éloquence, c'eſt qu'elle perſuade auſſi Clytemneſtre ſa mere qui

conſent à tout. Le Spectateur étonné n'a-t-il pas droit d'y conſentir auſſi, & de ne s'intéreſſer que très-peu à la fortune d'une Princeſſe qui y paroît inſenſible ?

Agamemnon eſt encore beaucoup moins pere, & par conſéquent beaucoup moins à plaindre. Ce beau combat entre l'amour paternel & l'ambition voilée du prétexte de la Religion & du bien public, avoit très-bien commencé ; mais il ſe ſoutient mal. Agamemnon ſe rend trop tôt. L'ambition étouffe dans ſon cœur la voix de la nature. Ici l'imitateur eſt bien au deſſus de ſon modéle. La tendreſſe paternelle l'emporte ſur tout autre intérêt, Agamemnon redevient pere il

ordonne à Clytemneſtre de ramener inceſſamment ſa fille. Cependant l'armée inſtruite par la jalouſe Eryphile s'oppoſe au départ de la Princeſſe & reprend ſa victime. Ce n'eſt plus ſon pere qui la conduit à l'Autel ; Clytemneſtre n'y conſent pas, on la lui arrache. Enfin un dénouëment des plus heureux vient rétablir le calme dans tous les cœurs. Le Spectateur ſatisfait remporte une joie pure que donne le triomphe de la vertu. Eryphile la ſeule coupable eſt auſſi la ſeule punie.

Les mêmes défauts ſe retrouvent encore dans Hippolyte, & Racine n'a eu garde de les copier. Le Grec eſt un Prince vertueux, mais ſa vertu ſauvage & farou-

che le rend peu aimable. Le caractère de Phèdre n'eſt pas mieux frappé ; d'abord c'eſt une Reine vertueuſe, une épouſe fidéle, qui a fui tant qu'elle a pu, l'objet de ſa paſſion ; qui veut mourir plutôt que d'être vaincue. Ce caractère étoit magnifique, il falloit le ſoutenir. Euripide comme hors d'haleine, s'arrête en ſi beau chemin, il noircit ce magnifique tableau, & Phèdre en mourant devient criminelle.

Le caractère d'Hippolyte n'eſt pas ſi reſſemblant dans Racine, mais il intéreſſe davantage. Sa paſſion pour Aricie le rend un peu rebelle aux volontés de ſon pere, & fait de lui un fils peu coupable & trop puni. Caractère

parfaitement Tragique. La paſſion de Phèdre eſt pouſſée avec bien plus de force. Euripide ne la conduit pas au-delà du troiſiéme acte. Racine la ſoutient juſqu'à la fin. D'abord ſa vertu combat & triomphe; Phèdre n'attend plus de reméde que d'une prompte mort. Lorſqu'elle apprend celle de Théſée, cette nouvelle la ranime, & la rend moins timide: ſa flamme n'eſt plus qu'une flamme ordinaire, elle oſe en faire l'aveu. Le mépris qu'elle en reçoit l'aigrit & l'irrite; l'arrivée de Théſée la déſeſpère. Pour ſauver ſon honneur, & éloigner d'elle l'objet d'une paſſion criminelle, elle conſent qu'Œnone accuſe Hippolyte, parce qu'elle

compte qu'il en ſera quitte pour un exil qu'elle juge néceſſaire. Cependant à peine apprend-elle le danger du Prince innocent, que le remords ſe fait entendre, ou plutôt la paſſion reprend le deſſus & l'emporte ſur le dépit. Elle court le ſauver même au péril de ſa gloire, lorſqu'elle apprend qu'Aricie eſt aimée. Voilà Phèdre devenue jalouſe. Que de reſſorts inconnus à Euripide?

Chap. 9. Caractère raiſonneur d'Euripide.

Je ne pouſſerai pas plus loin ce Parallele qu'une main plus habile a tracé avec toute l'impartialité poſſible. Revenons au Poëte Grec. Soit qu'il ait voulu flatter un peuple naturellement raiſonneur, ſoit qu'il ſe ſoit peint lui-même dans tous ſes portraits,

tous ſes perſonnages ſont un peu philoſophes. Rien de moins propre au Théâtre, où il s'agit de remuer fortement les paſſions, que des caractères de cette trempe. On ne s'intéreſſe guères aux malheurs d'un homme qui ne les ſent pas lui-même. Pour exciter en moi une paſſion, il faut qu'il en ſoit bien pénétré; pour me faire pleurer, il faut qu'il pleure le premier.

Outre cela ce goût de Philoſophie gâte ſouvent ce qu'il y a de plus Pathétique: il fait raiſonner dans le fort de la douleur, dans l'emportement de la paſſion. Quoi de plus froid (pour ne rien dire de plus), par exemple, lorſque les Suppliantes viennent

s'efforcer d'émouvoir la pitié de Théſée en faveur de leurs époux ou de leurs fils, privés des honneurs de la ſépulture ; Adraſte qui porte la parole fait un diſcours bien rempli de morale, dont la touchante péroraiſon conclut que pour la poéſie il faut un eſprit ſerein (27). Théſée répond plutôt en Rhéteur qu'en Roi d'Athènes. L'exorde de ſon diſcours eſt un éloge de la providence, qui nous a donné des yeux, des oreilles, qui nous a appris l'agriculture, la navigation &c. Il n'eſt peut-être point de Tragédie, dont les ſenten-

(27) Σοφὸν δε ... Τὸν δ' υμνοποιὸν, αὐτὸς Αὖ τίκτη μέλη, χαίροντα τίκτφν. Vers 135 du premier acte des Suppliantes

ces duſſent être plus ſévérement bannies que des Troyennes. Ce n'eſt qu'un tiſſu de malheurs, de revers funeſtes rapidement accumulés qui ſemblent ſe précipiter les uns les autres, & qui ne doivent pas laiſſer à l'eſprit aſſez de liberté & de calme, pour qu'il pût refléchir beaucoup. Le ton de cette pièce doit donc être naturellement celui de la plainte & de la douleur. Euripide n'a pas manqué de le prendre, il fatigue même par ſes éternelles lamentations. On diroit qu'il a prévu cet inconvénient, & que pour varier un peu ce ton monotone & trop langoureux, il a ménagé exprès d'aſſez fréquentes diverſions. Ces Princeſſes infortu-

nées ſe délaſſent de temps en temps des plaintes que l'adverſité leur arrache, & abandonnent leurs eſprits à des refléxions qui produiſent des ſentences fort ſinguliéres. Caſſandre revenue, à ce qu'elle dit de ſon enthouſiaſme bacchique (28), ſe met à conſoler ſa mere. Elle entreprend de lui prouver qu'il eſt avantageux aux Troyens & à la famille de Priam, d'avoir eu cette guerre malheureuſe, parce que ſans cela Hector & Paris ne ſeroient pas connus. Grand motif de conſolation pour une mere, & bien placé dans la bouche d'une ſœur! On eſt tenté de croire qu'elle ne

(28) Στήσομαι βακχευμάτων. Vers 132 du ſecond acte des Troyennes.

tient

tient pas ſa parole ; & que ſon délire dure encore. Andromaque vient (29) à ſon tour. On s'imagine peut-être qu'elle ne vient que mêler ſes larmes à celles de la mere de ſon cher Hector, & pleurer avec elle la mort prochaine d'Aſtyanax ? Point du tout. Oubliant pour ainſi dire, qu'on va lui arracher l'unique & dernier gage de la tendreſſe d'un époux adoré, elle vient en bru complaiſante régaler Hécube

(29) ἄκουσον ὡς σοί τἀρψιν εμβαλῶ φρενι. on trouve bien d'autres exemples de Pathétique manqué. Mégare voyant ſes enfans condamnés à la mort montre beaucoup de Philoſophie .....Elle demande tranquillement la permiſſion de parer elle-même les victimes. Lorſque Jocaſte veut envoyer Antigone ſéparer ſes deux freres, cette ſœur ailleurs ſi généreuſe, craint de manquer aux bienſéances de ſon ſexe & répond qu'elle n'oſe pas. &c. &c. &c.

de quelques ſentences, pour la conſoler. Il ne convenoit pas à la grand mere d'Aſtyanax d'être moins ſage & moins raiſonneuſe. Auſſi ripoſte-elle ſur le même ton. Les ſentences, les comparaiſons ne ſont pas épargnées. C'eſt tout-à-fait le langage de la douleur. Talthybius vient troubler leurs refléxions & demander Aſtyanax pour exécuter l'ordre barbare qui proſcrit le fils d'Hector. Mais en galant homme il a ſoin d'aſſaiſonner ce que ſa commiſſion a de dur par quelques ſentences très-bien placées. Hécube accablée de tant de coups devoit être abîmée dans ſa douleur, & ne répondre que par des larmes & des ſanglots. Pourroit-on croi-

re que dans cette affreuſe ſituation elle ait encore le courage de faire un long plaidoyé contre Héléne (30)? Mais ce qui met le comble à ſon inſenſibilité plus que ſtoïque, c'eſt que lorſqu'on lui apporte le corps déchiré d'Aſtyanax étendu ſur le bouclier d'Hector, elle trouve une conſolation à tous ces maux dans le plaiſir d'avoir fourni de grands ſujets aux Poëtes (31).

Dans une autre Tragédie (32), on vient lui annon-

[30] Voilà cependant ce qui remplit le quatriéme acte, & c'eſt Hécube elle-même qui demande à Ménélas la permiſſion de parler pour Héléne, ſans doute, afin d'avoir occaſion de faire briller ſon éloquence.

(31) ἀφανεῖς ἄν ὄντες, ἐκ ἂν ὑμνηθημεν ἂν μέσαις ἀοιδαῖς δοντες ὑστέροις βροτῶν.

Vers 122 du cinquiéme acte.

[32] Dans la Tragédie qui porte ſon nom.

cer la mort cruelle de Polydore le dernier des fils qui lui reſtoit. On arrache d'entre ſes bras Polyxene, pour l'immoler aux mânes d'Achille. Elle ſoutient avec fermeté le récit très-long de cet affreux ſacrifice; elle conſerve encore un eſprit aſſez tranquille, pour faire de belles refléxions; pour comparer l'éducation à la culture de la terre. Encore une fois eſt-ce là le langage de la douleur? Je ne vois rien de naturel dans toutes ces refléxions, que leur prodigieuſe abſurdité. Il n'eſt pas ſurprenant qu'étourdie de tant de coups, elle raiſonne d'une façon ſi pitoyable. Mais n'étoit-il pas bien plus naturel qu'elle ne raiſonnât point du tout?

Il eſt probable que ces reflé-xions & ces ſentences ne faiſoient pas ſur les Grecs la même impreſſion de ridicule qu'elles feroient ſur nous. Mais il eſt évident auſſi qu'elles rompoient le fil d'une paſſion, qu'elles refroidiſſoient l'impreſſion commencée, ſi elles ne la glaçoient pas tout-à-fait. Voilà des taches bien communes dans Euripide, qui défigurent les plus grandes beautés (33). A ces lambeaux d'un Pa-

[33] Sophocle même n'en eſt pas exempt. L'Ajax en eſt une bonne preuve. Técmeſſe quoique pénétrée de très-beaux ſentimens fait des raiſonnemens aſſez ſinguliers, (au 1. acte) pour prouver que depuis qu'Ajax eſt revenu de ſa fureur, il eſt plus à plaindre qu'auparavant. Et lorſqu'elle trouve Ajax nageant dans ſon ſang, elle entreprend de prouver au chœur qu'il a tort de croire qu'Ulyſſe & les Atrides ſe réjouiſſent de ſa mort. La rai-

thétique découſu & entrecoupé de refléxions, qu'on oppoſe ces ſentimens ſi tendres & ſi bien ſoutenus, que tout le monde connoît dans l'incomparable Racine. Aux traits de flamme que le Poëte Grec exhale de temps en temps, qu'on oppoſe cette douce chaleur que le François entretient & augmente avec tant d'art. Au tableau des Troyennes d'Euripide dont je viens de crayonner l'eſquiſſe, qu'on com-

ſon qu'elle en donne, c'eſt qu'il ne l'a pas reçue de ſes ennemis, il ſe l'eſt donnée lui-même. Cette preuve eſt très mauvaiſe & encore plus mal placée dans la bouche d'une épouſe déſolée. Le plus ſurprennant c'eſt qu'Ajax déterminé à périr, fait des pointes. Qui auroit cru dit-il que mon nom (il commence par *Ai*) pût convenir à mes malheurs. Τίς ἀνασσ' ὤιθ' ὧδ' ἐπώνυμον τιμὴν ξυνοίσειν Ὀνομα τοῖς ἐμοῖς κακοῖς ;

pare la copie qu'un de nos illuſtres modernes vient de nous mettre ſous les yeux, & qu'on juge entre les Anciens & nous. Mais non, il n'eſt ni juſte, ni néceſſaire de leur oppoſer encore nos célébres Contemporains. Leurs efforts réunis à ceux de Racine rendroient la partie trop inégale & la victoire moins glorieuſe. Laiſſons à la poſtérité le ſoin de juger des hommes que nous admirons trop, pour les apprécier avec une ſcrupuleuſe équité. Et imitons du moins en ceci la modeſte retenue de l'Auteur du Théâtre des Grecs.

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Libra
University of O
Date due